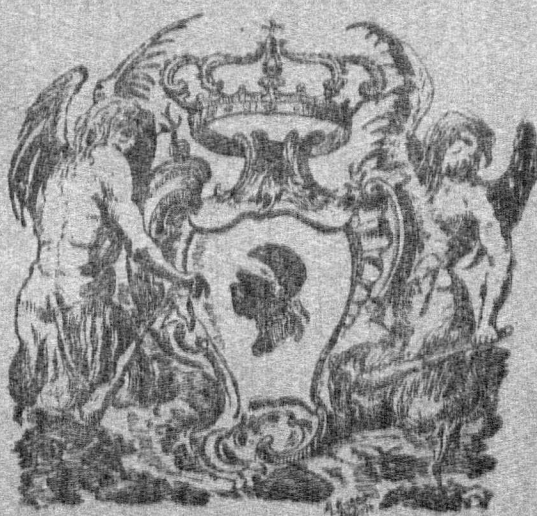


REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



SOMMAIRE

	Pages
ABBATUCCI S. (DOCTEUR). <i>L'énigme pathologique de Sainte-Hélène, II</i>	317
SAVELLI DE COSTA (FRANÇOIS). <i>Une idylle dans la Conca d'Oru</i>	331
AMBROSI (MATHIEU). <i>Le chant corse (fin)</i>	345
COLONNA DE GIOVELLINA (GÉNÉRAL). <i>L'Archidiacre Colonna, poète latin</i>	350
PITOLLET (CAMILLE). <i>Notes variées</i>	360

Bibliographie et Nouvelles

AVIS

Nous rappelons à nos abonnés que la présentation par l'Administration des postes d'une quittance d'abonnement entraîne pour la Revue une dépense, bien inutile, de 3 francs 35 et que les économies sont aussi impérieuses pour les périodiques que pour l'Etat.

A VENDRE : Magnifique album de lithographies sur la Corse de 1830, 48 lithographies, grand in-folio 30 x 40. Document unique sur les monuments à cette époque. Excellent état. Prix : 600 francs.



ABONNEMENTS

20 francs pour la France et les Colonies.
25 francs pour l'Etranger.

DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-IL, 26, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VI^e)

COMPTE POSTAL : Paris 518.42 — Télég. Canton 34-28

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

L'Enygme pathologique de Sainte-Hélène

NAPOLÉON est-il mort d'un CANCER ?

II

Période de rémission pendant près d'une année

Le 20 septembre 1819, un nouveau personnel, recruté par le cardinal Fesch, débarque à Sainte-Hélène. Trois Corses : un jeune médecin, Antommarchi, l'abbé Bonavita, vieillard sourd et podagre, l'abbé Vignali, un montagnard presque illettré, et deux serviteurs : Coursot, chef d'office en remplacement de Pierron promu maître d'hôtel, et Chandelier qui fut le dernier cuisinier de l'Empereur.

La santé de Napoléon s'est grandement améliorée de novembre 1819 à novembre 1820, elle a toutes les apparences de l'état presque normal, au physique et au moral. Il goûte avec plaisir à la cuisine de Chandelier : vol au vent, bouchées à la Reine, quenelles de volaille, tagliarini à la corse, que son estomac digère à merveille, malgré la menace officielle d'un cancer.

Sur les conseils d'Antommarchi, il prend de l'exercice et toute la maisonnée se met à jardiner autour des bâtiments de Longwood. On élève des murs pour les protéger contre l'alizé, on creuse des réservoirs, on plante des arbres fruitiers. Lui-même tous les matins, à l'aube, sonne à une grosse cloche l'appel au travail et met la main à la pâte.

L'esprit libre, réconcilié avec la vie, il reprend l'après-midi ses lectures et ses travaux. Que s'était-il donc passé ?

L'explication nous paraît facile à donner si l'on demeure toujours sur le terrain solide du diagnostic : hépatite suppurée.

L'abcès de faible volume qui siégeait à la face postérieure du foie, probablement au niveau du lobe carré, avait contracté de solides adhérences sur la petite courbure de la paroi stomacale, ainsi que nous l'apprendront les constatations de l'autopsie. Isolé en vase clos, dans une coque fibreuse, par une péritonite enkystée, le malade était momentanément à l'abri d'une résorption purulente. Avec la disparition de la fièvre hectique, l'état général devenait meilleur, la cachexie, l'œdème des membres inférieurs disparaissaient.

Aggravation des symptômes

Mais si la maladie s'était *refroidie*, ainsi qu'on l'observe dans l'appendicite, le feu continuait à couver sous les cendres et, à la suite d'imprudences et de médications pour le moins intempestives, il devait se réveiller, au bout d'une année presque silencieuse, avec des caractères d'une gravité exceptionnelle.

Sur les suggestions de son entourage, le 18 septembre 1820, par une belle matinée de printemps et un ciel sans nuages, Napoléon monte à cheval pour la première fois depuis quatre ans et franchit la limite des quatre milles. Il revient de son excursion si fatigué qu'il est obligé de garder le lit le lendemain. Malgré cette alerte, il recommence le mois suivant, 4 octobre. Accompagné du maréchal Bertrand, du comte de Montholon et de quelques serviteurs, il se rend en cavalcade à Mount-Plaisant, habité par un notable du nom de Doveton. L'Empereur est reçu avec amabilité. Il s'entretient avec la maîtresse de la maison et ses petites filles, il déjeune sur la pelouse en compagnie de ses hôtes ; mais le retour est pénible et, en

cours de route, Napoléon est obligé de demander sa voiture pour regagner la maison de Longwood.

Dans les deux derniers mois de 1820, les chevauchées sont définitivement abandonnées. A côté des « coups de canif » hépatiques apparaissent des maux d'estomac, des nausées, une toux sèche et quinteuse (toux diaphragmatique due à de la périhépatite) qui fatigue beaucoup le malade. La fièvre se rallume, nous sommes sur le seuil du drame péritonéal.

Le 17 mars 1821 (6), la situation s'aggrave. Avec des

(6) A cette date, le docteur Antommarchi, qui voit le mal et sait que la guérison ne peut venir que d'un changement de résidence, écrit au cardinal Fesch cette lettre angoissante qui a été découverte et publiée récemment et dont voici la traduction (l'original est en italien) :

Eminence,

Je me fais un devoir précis d'informer V. Em. de l'état de santé de S. M. l'Empereur Napoléon à ce jour et pour ma spéciale décharge vis à vis de toute la famille impériale, de l'Europe et du monde entier.

Par ma précédente lettre adressée au chevalier Colonna di Leca en date du 18 juillet de l'année dernière, je l'informais de la maladie **hépathique chronique** endémique de ces climats qui affligeait S. M., des avantages obtenus par le long et rationnel traitement médical auquel il a été soumis et des successives et notables rechutes qui se sont alternées jusqu'à cette époque ; aujourd'hui en poursuivant le même récit je vous dirai que l'état de S. M., depuis l'époque précitée du 18 juillet jusqu'à maintenant, s'est toujours d'avantage et de jour en jour aggravé, de telle manière que presque six mois ont passé pendant lesquels la dite maladie de foie a fait des progrès tels que les fonctions hépathiques sont entièrement désorganisées et, conséquemment, les fonctions digestives presque annihilées.

S. M. est réduite à ne plus pouvoir se nourrir que de rares substances liquides dont le passage soit facile et qui sont presque toujours les mêmes, à cause des (**bocaine ? inalanti ?**) et absorbantes du système lymphatique des voies alimentaires ; ce n'est même pas un fait constant que la nourriture précitée de quelques substances liquides soit bien supportée par l'estomac de S. M. puisque souvent, quelques moments après les avoir prises ou dans le même temps qu'il les prend, elles sont rejetées. En conséquence, je déclare ouvertement à Votre Eminence que les progrès d'une telle maladie qui affecte S. M. dans ce climat (cause directe d'une telle maladie) et les symptômes concomitants que je me dispense de vous exposer dans cette lettre sont importants et graves.

L'art médical lutte mal, même à perte certaine, contre l'influence des climats et si le gouvernement anglais ne se hâte pas de l'enlever de cette ambiance dévorante et de le trans-

douleurs abdominales atroces, secoué par les vomissements, il rend des matières glaireuses, peut-être purulentes, et *pour la première fois un caillot de sang*. C'est à ce moment, selon nous, que se place l'ouverture de l'*abcès hépatique* dans la *cavité stomacale*.

L'hémorragie ulcéreuse est amorcée.

Le 19, nouvelle crise, mais cette fois les vomissements contiennent une matière noire comme de la suie ce qui prouve que le saignement gastrique a cessé. Antommarchi, qui se trouvait là, diagnostique une fièvre rémittente gastrique et devant la menace hémorragique évidente, alors qu'il fallait prescrire le repos absolu et la diète hydrique, il fait administrer à trois reprises différentes, les 22, 23, et 24 mars, de l'émétique.

Le malheureux patient, poignardé par le vomitif, se roule par terre de douleur.

Affolé, le maréchal Bertrand réclame d'urgence les secours complémentaires du chirurgien Arnott, du 20^e régiment, cantonné au camp de Deadwood. Ce dernier voit Napoléon le 2 et le 3 avril. La situation lui paraît sans gravité et, malgré les douleurs et les vomissements, il prescrit une purgation contre la constipation !

L'état de Napoléon continue à s'aggraver ; les 4 et 5 avril se déclarent les symptômes d'une infection péritonéale : fièvre à grandes oscillations vespérales, suivie de transpirations abondantes, hoquet, vomissements, pouls

porter bien vite dans une autre plus salubre, Sa Majesté, je le dis avec les larmes aux yeux, rendra le dernier tribut à la terre.

Cela arrivera non par défaut de l'art que j'ai l'honneur d'exercer, mais par la triste et désolante situation dans laquelle S. M. se trouve.

Je profite de cette circonstance pour me dire, avec le plus profond respect, de Votre Eminence, le très humble et très dévoué serviteur.

Dr. Fr. ANTOMMARCHI.

Ste-Hélène, Longwood, 17 mars 1821.

A Son Eminence le Cardinal FESCH.

petit, ballonnement du ventre. Sous l'influence d'un exercice intempestif, de funestes manœuvres thérapeutiques, des gouttes de pus de l'abcès enkysté ont dû fuser à travers des adhérences rompues, dans la cavité péritonéale. Mais le docteur Arnott ne voit pas encore l'imminence du péril et à Napoléon qui lui indique avec le doigt sa douleur transfixante hépatique en disant : « C'est le foie, docteur ! », il répond que c'est tout au plus si l'on peut reprocher à cet organe un léger manque d'activité. Et il continue à ordonner... des purgatifs.

L'Empereur, qui sent sa fin prochaine, ne se fait aucune illusion.

Pendant qu'il lutte contre les fantômes de la mort qui l'assaillaient déjà, il songe à la France, à son fils, le Roi de Rome, à sa mère, à ses compagnons d'infortune. Il dicte son testament, y ajoute un codicille, distribue des souvenirs autour de lui, donne ses instructions à l'abbé Vignali pour qu'il prépare une chapelle ardente où, pendant l'exposition du Saint-Sacrement, il dira la prière des quarante heures.

Après avoir tout réglé, il prépare encore une lettre qui devra être remise à Hudson-Lowe par le comte de Montholon, après le décès :

« Monsieur le Gouverneur, l'Empereur Napoléon est mort le... à la suite d'une longue et pénible maladie. « J'ai l'honneur de vous en faire part. Il m'a autorisé « à vous communiquer, si vous le désirez, ses dernières « volontés. Je vous prie de me faire savoir quelles sont « les dispositions prises par votre gouvernement pour le « transport du corps en Europe, ainsi que celles relatives aux personnes de sa suite. »

L'agonie et la mort

Le 28 avril, en marge de l'agonie, avec une lucidité remarquable, il corrige le diagnostic incomplet de ses

médecins : « *Il est digne de remarque, observe-t-il, que j'ai eu toujours un estomac de fer ; je n'en ai souffert que récemment* ».

Cependant, comme pour lui « gouverner c'est prévoir », devant des symptômes qui le déconcertent, il croit qu'il pourrait être atteint de la maladie de son père, un squirre au pylore, et, songeant à son fils, il réclame l'ouverture de son cadavre pour que les résultats de l'autopsie lui soient communiqués, afin de le prémunir si possible.

Peut-on citer détail plus touchant de l'amour paternel !

Puis, le malade s'enfonce doucement dans un délire de rêve où passent les images du sol natal et de son enfance turbulente et laborieuse. L'Ile de Corse vient rendre visite à l'Ile de Sainte-Hélène et répand autour de Napoléon mourant les parfums du maquis embaumé.

Dans la nuit du 4 au 5 mai, les lèvres fuligineuses articulent ces derniers mots : « France... Armée... ».

Au même instant, dans une révolte soudaine, le spectre impérial bondit de son lit et s'agrippe au comte de Montholon avec une telle vigueur qu'ils roulent tous les deux sur le plancher ; le piqueur Archambault est obligé de courir à la rescousse pour l'arracher des mains qui l'étreignent.

C'est le dernier sursaut de l'athlète qui fut le maître de l'Europe. Allongé sur le petit lit de fer d'Austerlitz, devant le buste de l'Aiglon, tandis que ses compagnons d'exil étouffent leurs sanglots et que l'abbé Vignali récite les dernières prières, un long frisson parcourt le corps rigide de l'Empereur endormi dans l'Eternité. Il était cinq heures quarante neuf minutes du soir.

Au dehors, la pluie tombait depuis deux jours, lorsque le vent se mit à hurler dans les hauts de Sainte-Hélène, en chassant devant lui les nuées. Peut-être, à travers une éclaircie, au moment où le disque rouge du soleil s'im-

mergeait dans le gouffre de la mer, le rayon vert, aux couleurs impériales, des effluves tropicaux, vint-il se poser en signe d'adieu, sur les vitres de la chambre misérable où avait vécu et souffert le prisonnier de Longwood.

L'autopsie

Nous allons le revoir vingt et une heures après, déposé sur une table à tréteaux, recouverte d'un drap, dans le cabinet topographique. Autour d'Antommarchi, armé du couteau d'autopsie, se trouvent cinq médecins anglais : les Drs Arnott, Shortt, Mitchell, Burton, Livingstone, assistés des Drs Henry et Rutledge, les représentants du gouverneur : l'adjudant général Thomas Read, le major Harrisson, l'officier d'ordonnance Crokat, et ceux de la colonie française : le maréchal Bertrand, le comte de Montholon et l'abbé Vignali.

En nous penchant avec eux sur le cadavre, résumons les principales observations *post-mortem* :

Poumon gauche : signes discrets de tuberculose du sommet.

Epanchement pleural, surtout marqué à droite : deux verres d'un liquide citron.

Cavité abdominale distendue par les gaz, exsudation molle et transparente tapissant les feuillets péritonéaux.

Foie et rate durs et très volumineux.

« Le foie, affecté d'hépatite chronique, adhère par sa
« face convexe au diaphragme, l'adhérence se prolonge
« dans toute son étendue. Elle est forte, calleuse, an-
« cienne. La face concave du lobe gauche adhère immé-
« diatement et fortement à la partie correspondante de
« l'estomac, sur tout le long de la petite courbure de
« cet organe, ainsi qu'au petit épiploon. Dans tous ces
« points de contact le lobe était sensiblement épais, gon-
« flé, durci.

« L'estomac présente sur sa face antérieure, vers la

« petite courbure, à trois travers de doigt du pylore, un
« *léger engorgement comme squirreux, très peu étendu*
« *et exactement circonscrit*. Le centre de cette petite
« induration est troué de part en part. L'adhérence de
« cette partie au lobe gauche du foie en bouchait l'ou-
« verture ».

L'estomac ouvert, on constate qu'il est rempli de matières glaireuses, marc de café. Sa surface interne est occupée par un ulcère cancéreux qui suit la petite courbure jusqu'à un pouce du pylore.

La perforation arrondie (Antommarchi peut y passer le doigt) forme une espèce de canal, tapissé d'une *surface ulcéreuse, grisâtre et lisse, qui aurait établi une communication entre la cavité de l'estomac et celle de l'abdomen si l'adhérence du foie ne s'y était opposée*.

On constate encore de l'engorgement des ganglions du petit épiploon, des courbures de l'estomac, du diaphragme. *Quelques-uns sont remplis de pus*.

Enfin, la vessie contient une certaine quantité de graviers, mêlés à de petits calculs, ce qui explique les phénomènes de dysurie intermittente, de cystite calculeuse dont souffrait l'Empereur.

A la signature de ce protocole historique et d'accord avec Antommarchi, le médecin principal Shorrt déclare que le foie était malade. Cela n'est pas du goût des représentants d'Hudson Lowe qui réclament un supplément d'examen. Une discussion s'engage. On passe aux voix, et la majorité déclare que le viscère est sain.

Il y a lieu de placer ici quelques remarques :

1° Pourquoi Antommarchi ne dit-il rien de l'état de la paroi hépatique formant tampon ? L'a-t-il examinée ? L'a-t-on empêché de la décrire, puisqu'officiellement l'organe devait être reconnu sain ? Ce point capital de la nécropsie est passé sous silence.

2° Comment pouvait-il savoir que cette paroi formait

un tampon *hermétique* puisqu'il signale déjà la perforation (7) par la simple exploration de la face antérieure de l'estomac, avant son ouverture, ce qui avait dû l'amener à rompre les adhérences.

3° En l'absence de tout examen anatomo-pathologique, n'est-il pas permis de penser que ces indurations stomacales étaient simplement des productions de tissu fibreux, provoquées par les réactions de voisinage d'un abcès hépatique? L'augmentation du volume du foie, la périhépatite accompagnée d'épanchement pleural plaident encore en faveur de cette hypothèse.

4° Pourquoi le cancer, dont l'évolution a duré plus de quatre ans, n'a-t-il pas envahi le foie, l'intestin, où l'analyse post-centenaire de Keith n'a pu le découvrir?

5° Les signes de suppuration ganglionnaire ne témoignent-ils pas de l'existence d'une infection?

Discussion du diagnostic et conclusions

Au cours de notre enquête clinique et anatomo-pathologique, nous avons montré toutes les raisons qui nous font écarter le diagnostic de cancer. A notre avis, l'hypothèse d'un ulcère gastrique doit être également rejetée, du moins si on le considère comme le *primum movens* de l'affection impériale qui a nettement débuté par des coliques, de la dysenterie, de la fièvre, une douleur localisée au-dessous du rebord costal avec irradiation à l'épaule et non à l'appendice xyphoïde avec irradiations vers la colonne vertébrale. Les vomissements et l'hémorragie ne sont apparus que très tard, dans les derniers mois de la maladie. L'examen des selles aurait pu fournir des renseignements intéressants, mais il ne semble pas avoir été pratiqué.

(7) D'après le Dr Henry, elle siégeait non point à un pousse du pylore (Antommarchi), mais dans le pylore lui-même.

Tous les médecins, au contraire, ont été d'accord pour reconnaître l'existence d'une hépatite, confirmée par la nécropsie malgré les défenses officielles. Mais que faut-il placer sous ce mot? Une cirrhose à petit foie de Laënnec? il n'y avait pas d'ascite et le foie était volumineux. Une cirrhose à gros foie de Hanot? il n'y avait pas d'ictère.

Résumons-nous :

En débarquant à Sainte-Hélène le 16 octobre 1815, Napoléon est en bonne santé. Pendant un an, il n'a que des indispositions passagères. En octobre 1816, il présente des attaques fébriles à forme continue avec des douleurs abdominales et de la dysenterie. En octobre 1817, les médecins traitants reconnaissent des signes d'hépatite : foie gros et sensible avec irradiations douloureuses à l'épaule droite (douleur en bretelle de Fontan). Puis de novembre 1819 à novembre 1820, retour à l'état presque normal pendant lequel l'Empereur vit et mange comme tout le monde.

Subitement, le 17 mars 1821, aggravation des symptômes, vomissement de sang, péritonite, mort le 5 mai 1821.

Vraiment, si nous étions en présence d'un cancer, comment expliquer l'appareil fébrile du début, la durée d'évolution du néoplasme, quatre ans et demi, alors qu'on lui assigne une durée d'évolution maximum de dix-huit mois environ, la période de rémission de près d'une année, alors que l'on connaît la marche progressive inflexible de la maladie, les constatations anatomo-pathologiques post-centenaires de Keith, qui prouvent que le cancer siégeant sur le pylore ou à son voisinage ne s'est pas propagé sur l'intestin grêle dont il n'est que la continuation. Comment expliquer aussi l'intégrité du foie, simplement hypertrophié?

Si l'on rapproche ces observations des résultats enre-

gistrés par l'analyse clinique des symptômes présentés par le malade et des facteurs psychologiques du milieu où il vivait, nous sommes acculés à cette conclusion : Napoléon a succombé à une hépatite suppurée, consécutive à une amibiase intestinale, affection endémique à Sainte-Hélène, contractée dès le début de son séjour dans la colonie et dont il ne pouvait pas guérir puisqu'il demeurait en milieu contaminé et que le traitement par l'émétine et le stovarsol était inconnu. Après avoir déterminé une péritonite enkystée par des adhérences à la paroi stomacale, l'abcès, de faible volume, s'est ouvert dans les cavités gastrique et péritonéale pour déterminer une péritonite mortelle.

Si on ne l'a pas découvert à l'autopsie, c'est peut-être parce que l'on n'a pas cherché correctement à le voir et que des phénomènes de réparation avaient dû déjà combler la poche, puisqu'il s'est écoulé au moins 50 jours entre sa rupture et la mort.

Ces surprises de l'amibiase qui devaient être très fréquentes à cette époque, ne sont pas rares aujourd'hui ainsi qu'en témoignent les trois observations personnelles suivantes :

A la fin de la guerre, je me trouvais au Maroc. En traversant un village voisin de la frontière espagnole, le médecin du poste me pria d'examiner un soldat cachectique dont l'état était très grave. D'après lui, le malade qu'il observait depuis six mois, était atteint d'une cirrhose alcoolique et ma visite avait le caractère d'un simple réconfort apporté à un mourant. Après examen des selles, de la région hépatique et de la courbe thermique, il me fut facile de diagnostiquer un abcès du foie. Une ponction exploratrice confirma mon diagnostic et l'opération pratiquée séance tenante nous mit en présence d'une poche contenant un litre de pus.

Une autre fois, je reçus au ministère des Colonies la

visite d'un employé de commerce indo-chinois, souffrant depuis une année. Le teint hâve, terreux, les téguments infiltrés, les pieds enflés, il grelottait la fièvre hectique et pouvait à peine se traîner. Ici encore mon diagnostic fut : hépatite suppurée amibienne ; mais il me jura ses grands dieux que son foie était intact puisqu'il venait de passer vingt jours dans une clinique où il avait été radiographié trois fois sans succès. Il refusa d'ailleurs la ponction exploratrice. Après l'avoir averti que ses jours étaient en danger, il consentit à me suivre le lendemain chez mon ami, le D^r Ameuille, médecin de l'hôpital Laënnec, qui confirma mon opinion. L'opération démontra qu'il était porteur d'un énorme abcès hépatique et j'eus le plaisir de le revoir quelques jours après, déjà en convalescence et déjeunant avec appétit sur son lit d'hôpital.

Mon dernier cas se passait en province où je fus appelé en consultation auprès de la femme d'un colon de Madagascar. Je me trouvai en présence d'une mourante, en plein drame péritonéal : vomissements, hoquet, faciès terreux, nez pincé, yeux caves, pouls filiforme. Si mes souvenirs sont exacts, elle avait subi deux opérations, l'une dans la région lombaire, à la recherche d'une suppuration rénale et une laparatomie abdominale qui avait découvert le foie ; l'organe paraissant sain, on avait refermé sans pratiquer de ponction exploratrice. Ici encore, devant les antécédents amibiens de la malade et un gros foie débordant les fausses côtes, je portai le même diagnostic. Mais, à ma grande surprise, en plongeant l'aiguille de ma seringue au point le plus sensible, l'aspiration fut négative ; une deuxième tentative fut aussi infructueuse ; comme il m'avait semblé que ma longue aiguille était tombée dans le vide, je lui imprimai des mouvements d'arrière en avant et de droite à gauche ; or, elle ne rencontra pas d'obstacle : j'étais donc bien dans la poche d'un abcès, mais il s'était vidé, hélas ! dans la cavité péritonéale.

Telles sont les surprises de l'aventure amibienne.

Je ne sais pas si mes lecteurs partageront ma conviction. Pour moi, elle est absolue. C'est l'Empereur lui-même qui a guidé nos recherches, car nous nous sommes souvenu qu'un jour, en montrant du doigt la région hépatique à son médecin et à Marchand, il leur avait dit : C'est là... C'est le foie... une lame de rasoir qui me coupe en glissant... ».

Telle fut la fin de cet homme extraordinaire qui, jusque dans la maladie et même la mort, sut échapper aux formes banales par lesquelles s'expriment les réactions de la biologie humaine.

*
* *

Lorsque Marie-Louise apprit la fatale nouvelle, par la « *Gazette de Piémont* », elle assistait, à l'Opéra de Parme, à la représentation du « *Barbier de Séville* », en compagnie de son ami Neipperg. Sans doute eut-elle quelque chagrin, mais elle ne permit même pas à Marchand, à son retour de Longwood, de lui remettre directement des dentelles et un bracelet de cheveux que son époux mourant lui avait légués en même temps que son cœur. Ce dernier, Hudson-Lowe le garda prisonnier dans le cercueil enfoui à l'ombre des saules de la vallée du Gêranium que l'Empereur, à tout hasard, avait choisi comme lieu de sépulture. Et il valut mieux qu'il en fut ainsi car, dix-neuf ans après, le Prince de Joinville, à bord de la « *Belle-Poule* » le ramenait aux Invalides, sur les bords de la Seine où Napoléon « avait désiré reposer, au milieu de ce peuple français qu'il avait tant aimé ».

*
* *

Notre travail était terminé, lorsque M. le Général Kœchlin-Schwartz, secrétaire général des « Amis de

Sainte-Hélène » a bien voulu nous communiquer une étude intéressante de M. le Professeur Tauno Kalima, d'Helsingfors (Finlande) ayant pour titre : « *De quelle maladie est mort Napoléon I^{er}?* » parue en 1932 dans les « *Acta chirurgica Scandinavia* » Vol. LXXII, fasc. I, VII). L'auteur conclut, comme le D^r de Mets, à l'existence d'un ulcère, mais sa discussion critique ne nous paraît pas de nature à modifier nos conclusions personnelles. Si nous sommes d'accord avec lui et le D^r de Mets sur une ulcération non cancéreuse, nous lui attribuons, pour notre part, comme origine un abcès du foie (8).

D^r Séverin ABBATUCCI.



(8) M. le professeur Tauno Kalima estime, par exemple, que l'anémie croissante présentée par le malade était consécutive à des hémorragies occultes. S'il y a eu des gastrorrhagies répétées, il semble difficile d'admettre que le vomissement de sang ne se soit montré pour la première fois que le 17 mars 1821, 49 jours avant la mort. Comment expliquer aussi l'état fébrile constaté depuis octobre 1816, la douleur **hépatique en brefelle**, etc. ?

En mettant le point final à cette discussion qui fut européenne, nous avons l'agréable devoir de rendre hommage à notre compatriote le docteur Antommarchi qui, avec O' Meara, a eu le grand mérite de poser le diagnostic véritable de l'affection et de le maintenir contre l'avis de la majorité des médecins anglais. Sa lettre du 17 mars 1821 en fait foi.

Dans son N° 91 de 1935 (page 59), la **Revue de la Corse** signale encore un témoignage d'ouïre-tombe, celui du lieutenant anglais Darroch, en service à Longwood, qui, dans une lettre à sa famille, le 5 mai 1821, signale qu'Antommarchi se refusa à signer le procès-verbal d'autopsie, parce qu'il avait diagnostiqué une hépatite aggravée par le climat de Sainte-Hélène.

Ainsi tous les morts qui ont assisté à la dramatique autopsie se mettent d'accord pour affirmer la vérité médicale et historique, à laquelle les vivants commencent à se rallier.

Déjà le 25 avril 1935, dans un article de l'**Eclaireur de Nice et du Sud-Est**, intitulé : **L'abcès du foie de Napoléon à Sainte-Hélène**, nous avons soutenu les mêmes conclusions.

Une idylle dans la Conca d'oru ⁽¹⁾

Les anciennes provinces de la Balagne et du Nebbiu qui comptent parmi les plus belles et les plus riches de la Corse sont aussi, chacun le sait, deux conques d'oliviers. Les habitants de ces heureuses contrées seraient bien riches et n'auraient pas besoin de s'adonner à d'autres cultures si l'olivier n'était pas, comme dit l'Écriture, l'arbre de la déception. Les récoltes vraiment rémunératrices sont rares, et on peut compter celles où la quantité et la qualité de l'huile ne laissent rien à désirer. Au siècle dernier, on cite les années 1836 et 1869 dont les récoltes ont été particulièrement bonnes et abondantes, et ont amené dans ces contrées une véritable pluie d'or. Même les enfants avaient, paraît-il, les poches pleines d'écus avec lesquels ils s'amusaient à jouer.

Aujourd'hui, le personnel féminin de ces régions étant insuffisant, les propriétaires ont recours à la main-d'œuvre étrangère. Les courtiers d'huile venus du continent sillonnent le pays en tous sens. Le petit port de l'Ile-Rousse revêt au printemps une animation extraordinaire. Dès le matin de bonne heure, des essaims de jeunes filles, un panier sous le bras, se rendent aux champs à travers des sentiers qui embaument la violette et la marjolaine. Pendant la journée, sous les oliviers centenaires, leurs voix fraîches et pures envoient à tous les échos les mélodies de la chanson populaire.

Un lu veggù più falà quellu di la fascia rossa... (2)

(1) On sait que cette expression désigne le Nebbiu.

(2) Je ne vois plus descendre celui qui porte une ceinture rouge.

Sous les oliviers au feuillage argenté, des idylles s'ébauchent et il arrive assez souvent qu'elles ont leur dénouement à la mairie et à l'église.

Le haut chaînon de Tenda aux crêtes dentelées, aux flancs pittoresques, partage en deux versants la vallée de l'Alisu et celle de l'Ostriconi. La première de ces vallées renferme l'ancienne province du Nebbiu (que Paoli avait surnommée *Conca d'oru e Valle di tradimentu*) divisée jadis en six pièves : Farinole, Patrimoniu, Oletta, Muratu, Santu Pietru di Tenda et San Quilicu ; et aujourd'hui en quatre cantons, savoir : Saint Florent, Oletta, Muratu et Santu Pietru di Tenda.

Au point de vue stratégique, cette province est d'une importance telle que tous les étrangers qui ont envahi la Corse, ont fait tous leurs efforts pour s'en emparer et s'y maintenir ; car celui qui la possède en entier peut être certain d'arriver, tôt ou tard, à la domination de l'île (3).

Le canton d'Oletta, couvert de châtaigniers, d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de mûriers, de vignes et de jardins, est le bijou du Nebbiu. Il embrasse les bords enchantés du Guadellu. Quel plaisir de l'âme et des sens n'éprouve-t-on pas, lorsque du haut de la colline sur laquelle est juchée pittoresquement Oletta, on contemple cette coupe harmonieuse du Nebbiu qui rappelle, au dire d'un géographe, les champs les plus fortunés. En bas, c'est le golfe large et splendide où paraissent flotter, comme autant de rubis et d'émeraudes, les maisons, les églises, les clochers, les tours de Farinole, de Patrimoniu, de Barbagiu et de Saint-Florent. Au milieu, c'est un immense verger tacheté de rayons d'or et d'argent. Plus haut, c'est le massif de Tenda avec ses dentelures aux teintes azurées et diaphanes.

(3) C'est ainsi que le maréchal de Vaux put occuper si facilement la Corse en 1769.

Oletta a un air de cité avec ses belles maisons à terrasses et ses rues propres et coquettes. C'est la patrie adoptive des comtes Rivarola. Ce gros bourg a donné le jour à Mgr Natali, évêque de Tivoli, auteur du livre intitulé : *Disinganno della guerra di Corsica*, mort en 1782 ; à Saliceti, médecin du pape Pie VI, mort en 1789, et à l'héroïque Maria Gentile.

Pendant la guerre de l'indépendance corse qui finit à Pontenovu, en mai 1769, une partie de la troupe française était installée à Oletta sous les ordres du marquis d'Arcambal, pendant que les Corses occupaient Olmeta et Muratu dans la partie supérieure du Nebbiu. Malgré la suspension tacite des hostilités, les deux ennemis se regardaient de mauvais œil. Un jour, le bruit courut à Oletta que quelques individus avaient formé le complot d'introduire dans la place, la nuit du 13 au 14, les patriotes pour surprendre la garnison et répéter les vêpres siciliennes. Aussitôt le marquis d'Arcambal mit Oletta en état de siège, ordonna l'arrestation des principaux habitants, forma un conseil de guerre, fit condamner au supplice de la roue quatorze bourgeois, parmi lesquels l'abbé Saliceti, dit Peverello, que l'on disait être le chef de la conspiration. Cependant, on n'en exécuta que sept, mais il fut interdit, sous peine de mort, d'enterrer les corps des suppliciés. Ce châtiment barbare indigna la Corse entière. Malgré cette défense, une jeune fille nommée Maria Gentile, fiancée de Bernard Leccia, un des exécutés, enleva, pendant la nuit, le corps de son amant et l'ensevelit pieusement dans l'église de Saint-François. Les parents et les amis de Leccia sont aussitôt emprisonnés ; c'est sur eux que se portent les soupçons des Français, et on craint pour leur vie. Maria Gentile est au désespoir : elle craint de son côté que son acte de dévouement n'ait des conséquences funestes pour des innocents. Sans plus tarder, elle court se dénoncer au comte de

Vaux comme la seule coupable. Celui-ci, touché par son héroïsme extraordinaire, lui fait grâce et fait mettre en liberté les prisonniers.

*
* *

En 1916, la troisième année de la guerre, la récolte des olives fut excellente dans le canton d'Oletta. Au mois d'avril, on vit arriver au chef-lieu une jeune fille que la population ne tarda pas à surnommer la belle étrangère. Il y a dans la beauté, quand elle s'unit à la grâce et à l'élégance, comme un philtre magique qui séduit et fascine les foules. De grands yeux bleus où l'on pouvait discerner certaines nuances qui doivent être très rares dans la nature, de longs cheveux noirs bouclés, des traits qui alliaient la finesse à la distinction, une taille élancée et bien prise, enfin un port plein de grâce et de modestie, en fallait-il davantage pour justifier le surnom dont on l'avait baptisée et captiver les cœurs ? Un rayonnement de douceur émanait de son visage, mais on pouvait aussi observer par instants dans son regard ces lueurs passagères qui trahissent une nature à la fois ardente et chaste ; pour la rendre encore plus séduisante, une petite pointe de malice n'était pas sans ajouter quelquefois sa flamme pénétrante. C'était une fille des montagnes, elle appartenait à une race énergique et fière. Avant la guerre qui avait désorganisé tant de choses, ses parents de la région de M... fréquentaient avec leur troupeau le canton d'Oletta, et entretenaient d'excellentes relations avec la demoiselle B... vieille fille qui possédait un riche patrimoine. C'est chez celle-ci qu'ils avaient placé pour la cueillette des olives leur fille, âgée de dix-huit ans, qui répondait au prénom de Stella. A la fin de la récolte, elle aurait pu ainsi emporter sa provision d'huile au village natal qui en était démunie. Il y avait plus d'un an qu'elle était rentrée du continent à cause de la guerre. Elle avait

passé deux ans à Paris où une sœur de sa mère était mariée à un facteur des postes. L'influence parisienne devait avoir certainement contribué à lui conférer cette élégance qui, jointe aux dons physiques qu'elle tenait de la nature, en faisait un type si distingué de jeune fille.

La demoiselle B... avait chargé un jeune homme, appelé Charles Perretti, de surveiller la récolte des olives. Il allait, lui aussi, atteindre dix-huit ans. Son père était tombé à Dieuze, et la veuve entretenait les meilleures relations avec la demoiselle B... dont elle était la voisine. Comme on le devine, Charles Perretti n'avait pu voir et s'entretenir avec Stella sans s'éprendre d'elle. Aurait-il pu résister au charme de son sourire, de ses yeux profonds, de son timbre de voix harmonieuse, de sa figure qui rayonnait de jeunesse et de candeur ? Ils étaient tous les deux à l'âge des chastes émotions, à cet âge où l'amour devient un sentiment sublime, peut-être le plus beau des sentiments humains. Le jeune homme n'avait pas encore aimé. Quant à la jeune fille, elle n'était pas capable d'ouvrir son cœur à d'autres souffles qu'à ceux d'un pur idéal. Charles ne tarda pas longtemps à lui faire l'aveu de son amour et à lui déclarer les intentions sincères dont il était animé à son égard. Il lui dit que son plus grand bonheur aurait été d'en faire la compagne de sa vie. Stella qui avait pu apprécier les qualités du jeune homme, lui répondit que les mêmes sentiments trouvaient un écho dans son cœur. Il lui en coûtait, ajoutait-elle, de lui faire cet aveu, car une jeune fille ne saurait observer trop de réserve et de retenue. Cependant ils étaient bien jeunes tous les deux, et ils ne pouvaient rien décider, sans prendre l'avis de leurs parents... Qui sait ce que l'avenir nous réserve, continua-t-elle, quand et comment se terminera cette guerre qui a l'air de vouloir durer ? Bientôt vous devrez partir vous aussi au secours de la patrie toujours menacée. Quoiqu'il arrive, vous pouvez compter sur la fidélité de mon

cœur... Il est à peine besoin de dire que cette réponse tout empreinte de sincérité mit le ciel au fond de l'âme de Charles. Jamais celui-ci n'avait songé à profaner par une grossièreté le culte platonique et idéal qu'il avait voué à celle qu'il aimait. Cette fois, l'instinct auquel nul être humain ne résiste fut le plus fort, il donna à sa « fiancée » un baiser auquel le cœur avait encore plus de part que les sens. Stella tressaillit puis pâlit au contact des lèvres du jeune homme comme si elle eût senti que c'était le prélude du duel des sexes, et mi-boudeuse, mi-souriante, elle murmura : « Oh ! le méchant ». Ce geste ne fut d'ailleurs jamais répété par lui, elle en aurait été froissée.

Les jours s'écoulaient et ne faisaient que rapprocher les jeunes gens dans une intimité toujours plus charmante. Ils semblaient faits l'un pour l'autre, et ils devaient fatalement se rencontrer. L'amour les avait transformés et leur avait créé de nouveaux sens. Ils étaient heureux comme on peut l'être à leur âge. Dans les premiers temps où Stella était arrivée à Oletta, on voyait sur sa figure comme une ombre de mélancolie causée sans doute par la nostalgie de ses montagnes et des êtres chers qu'elle y avait laissés. Maintenant, par la magique opération de l'amour, elle ne montrait plus qu'un visage épanoui d'où semblait avoir disparu toute trace de tristesse.

Un soir, ils furent obligés de rentrer tard au village, les bêtes qui devaient transporter les olives s'étaient enfuies du champ, et le jeune homme était allé les chercher. Il ne put les retrouver que le lendemain, et il revint dans la propriété à l'heure crépusculaire. Il avait justement pensé que les autres ouvrières se seraient hâtées de rentrer au village et que Stella aurait pu être prise de peur. Les jeunes gens cachèrent les olives avec du feuillage par crainte des maraudeurs, et ils prirent ensuite le chemin d'Oletta. Des odeurs suaves apportées par la brise des monts flottaient encore sur la terre. L'immense farandole

des mondes allumait ses lampadaires. Comme une pierre fulgurante, comme un joyau rare, Vénus apparut au bord du firmament, puis la lune se leva, et telle une douce amie accompagna au ciel la marche de la terre. Ils firent une partie du voyage à travers le ravissement lunaire. Ils semblaient marcher dans un paysage de rêve. Le couple perçut des messages assez profonds pour inonder son cœur de passion dans la splendeur de la nuit de mai, dans le silence de la nature assoupie et dans la beauté singulière du proche amphithéâtre de montagnes. Charles sentit comme un besoin de protéger celle qu'il aimait. Il prit la main de Stella que celle-ci lui abandonna, et c'est unis par cette douce chaîne qu'ils rentrèrent à Oletta.

La guerre durant toujours, il restait peu de jeunes gens au village. Un jeune homme nommé Romanacci, approchant de la trentaine, avait été mis en état de réforme temporaire pour blessures de guerre. Il posait au Don Juan de village, et il faut avouer qu'il n'était pas dépourvu du physique de l'emploi. D'une taille élevée et d'une forte carrure, la lèvre barrée d'une superbe moustache brune, entreprenant et beau parleur, on ne comptait pas, d'après lui, ses bonnes fortunes. Ayant servi comme sous-officier aux chasseurs d'Afrique, il ne tarissait pas sur les succès qu'il avait remportés auprès des belles Mauresques. Il devait tant soit peu exagérer, car on sait que les Arabes sont très jaloux. Comme on le pense, Romanacci n'avait pu voir Stella sans la remarquer et en devenir éperdument amoureux. Un jour il rencontra Charles Perretti et lui dit : « Eh bien ! heureux mortel. Combien je t'envie ! Tu es tous les jours en contact avec la plus belle créature qui existe sous les cieux. Je donnerais tout l'or du monde pour être à ta place. Je l'ai rencontrée ce matin comme elle allait aux champs avec d'autres compagnes. Nous avons fait un bout de chemin ensemble. A un moment donné, elle s'est mise à rire ou plutôt à sourire,

à propos de je ne sais quoi. Puissance de la beauté ! Je l'ai regardée et je me suis senti ému jusqu'aux fibres. La matinée était superbe, le ciel bleu et léger. La brise nous apportait le parfum des orangers en fleur, les oiseaux modulaient leurs plus douces mélodies d'amour. Eh bien ! son sourire était plus frais, plus ensorceleur que cette incomparable matinée de mai.

Romanacci lui chantait des aubades.

Affacati in balcone... (4)

Il exécutait ainsi ses travaux d'approche et sondait le terrain comme un duelliste cherche à tâter son adversaire avant d'engager le fer avec lui. Il put se rendre compte que la jeune fille était très sérieuse et qu'il n'était pas facile d'emporter la forteresse. Afin de pouvoir prendre contact avec elle, il se mettait à la disposition de Mlle B... et lui rendait de menus services. Si rusé qu'il fût, Romanacci n'avait pu tenir sa langue et il s'était vanté avec d'autres jeunes gens qu'il n'aurait pas tardé à faire de Stella sa maîtresse. Ces propos déplacés furent rapportés à la jeune fille qui dès lors ne répondit plus à son salut. Romanacci s'aperçut qu'il avait commis une faute en tenant de telles conversations et en vendant la peau de l'ours avant de l'avoir tué. « J'ai été d'une insigne maladresse, se dit-il. Il s'agit maintenant de réparer mes sottises et de me réhabiliter aux yeux de Stella. Elle me croira facilement, car elle est bonne et inexpérimentée. Elle ne doit même pas soupçonner les choses tortueuses de la vie ».

Comme il ne manquait pas d'audace, il se rendit un soir chez la demoiselle B... jurant ses grands dieux qu'il n'avait pas tenu sur le compte de Stella les propos qu'on lui attribuait et qui n'étaient que des imputations calomnieuses. Le saint homme ! il la guettait comme un fauve

(4) Apparais au balcon.

guette sa proie, et maintenant que son jeu était démasqué, il avait recours à l'hypocrisie et au mensonge. Il ajouta même qu'il se serait brûlé la cervelle plutôt que de faire du mal à la jeune fille. En tenant un tel langage, il n'avait fait que parodier celui de Charles. Comme il avait un jour suggéré à celui-ci d'amener la jeune fille à Bastia sur la diligence qui faisait le service de la poste — il va sans dire que Romanacci devait être de la partie — le jeune homme lui répondit qu'il n'avait aucune autorité sur elle, mais que, en aurait-il eu, il se serait brûlé la cervelle plutôt que de commettre une telle infamie.

Juin était venu, et avec ce mois la fenaison : c'est la saison propice aux fiançailles. Les traîtres souffles du printemps, le rutilant soleil, le capiteux parfum des plantes aromatiques, tout concourt à décider les jeunes filles au mariage. Les craintes de l'avenir sont oubliées. Romanacci avait fait de nombreuses victimes pendant la saison des foins. Un soir Charles Perretti venait de rentrer de la campagne, et il se tenait à sa fenêtre. Il vit Stella monter par la route ; elle était plus rouge qu'une pivoine et paraissait harassée de fatigue. Quelques minutes après, il vit monter Romanacci avec sa bête chargée de foin. Il endura alors les souffrances atroces de la jalousie, car cette coïncidence lui donna à penser que sa fiancée était allée, à la journée, chez lui. Il le savait capable de toutes les machinations et de toutes les ruses pour arriver à ses fins et il savait aussi qu'un coureur de son espèce prend facilement de l'empire sur l'esprit d'une jeune fille inexpérimentée. Romanacci, après la comédie qu'il avait jouée, sollicitait instamment Stella de l'aider à la fenaison, ne fut-ce qu'une demi-journée. Charles Perretti ne doutait pas qu'il n'en eût profité si elle avait commis l'imprudence de céder à ses instances réitérées.

Comment dépeindre la douleur dont il fut déchiré jusqu'aux fibres les plus profondes de son être. C'étaient ses

rêves les plus chers qui s'écroulaient. Stella était sa pensée, sa poésie. Quelle atroce désillusion ! Était-il possible qu'elle eût ajouté foi aux dénégations intéressées de Romanacci touchant les propos qu'il avait tenus sur son compte ! Il est vrai que celui-ci était un enjôleur passé maître dans l'art de conter fleurette aux jeunes filles, mais il fallait que sa fiancée fût vraiment naïve, après tous les avertissements qu'elle avait reçus, pour croire que Romanacci n'était animé que de bons sentiments à son égard. Le drame intérieur qui se jouait dans l'âme de Charles Perretti transparaissait sur son visage avec toute son horreur tragique. Sa glace lui renvoya son image, et il se fit peur à lui-même. Il ne vit qu'une figure aux traits bouleversés et d'une pâleur effrayante. Au milieu des voix qui parlaient tumultueusement en lui, voix de la colère, de la haine, de la vengeance, dominait la voix de Werther qui lui conseillait de chercher dans la mort l'oubli de tous ses maux. Ce jeune homme n'était pas sans instruction, il avait lu le roman de Goethe et vu jouer à Bastia le chef-d'œuvre lyrique qu'en a tiré Massenet. Des pensées de suicide hantèrent son cerveau. « Oui, se dit-il, seule la mort qui égalise tout, peut m'ouvrir un havre éternel, me verser le dictame qui calmera définitivement mes épouvantables tortures morales ». Sans chercher à revoir sa fiancée et à s'expliquer avec elle, il prévint sa mère qu'il se rendait à Saint-Florent chez son cousin, sous-officier permissionnaire.

Cependant la splendeur et la sérénité du jour finissant pouvaient-elles inspirer autre chose que des pensées gaies et riantes, tandis que les siennes étaient si lugubres ? L'air embaumait des odeurs suaves du chèvrefeuille ainsi que de l'arome des autres plantes agrestes. La mer, immense tapis de soie bleue, frissonnait à peine et commençait à prendre des teintes violettes ». Cette immense nappe d'azur, songea-t-il, servira de linceul à mon corps. Elle

se fera pour moi accueillante et douce, et sur une couche d'algues et de goémons je m'endormirai dans la grande nuit pacifiée et tranquille. Le ciel, insensible au malheur des hommes, se voilait d'ombre sous le pinceau bleu de la nuit. Soudain des gerbes de clarté irradièrent l'horizon, s'éclipsèrent pour reparaitre et disparaître à nouveau dans un intervalle très rapproché ! c'étaient les yeux vigilants d'un phare qui s'allumaient et s'éteignaient tour à tour. Dans le désarroi de ses facultés, ce spectacle lui donna à réfléchir. Grâce au génie d'un savant français, on avait pu échelonner sur l'océan ces tours dispensatrices de lumière, afin de guider les vaisseaux et de sauvegarder les vies humaines qui osaient s'aventurer sur la mer ténébreuse. Alors, lui, avait-il le droit de la choisir pour tombeau ? Il se souvint de la pensée de Jean-Jacques Rousseau : « Le suicide est une mort furtive et honteuse. C'est un vol fait au genre humain ». Les forces de la vie si profondément enracinées chez tous les êtres créés livraient dans son âme un combat désespéré aux puissances de l'Érèbe qui voulaient l'entraîner dans le néant, et elles allaient finir par en triompher. S'il était écrit qu'il devait mourir jeune, n'était-ce pas son devoir de chercher une mort glorieuse sur les champs de bataille où se jouaient les destinées de la patrie ! Sa robuste constitution lui permettrait de s'engager et de devancer son appel.

A un kilomètre de Saint-Florent, il rencontra son cousin qui se promenait tout seul. « Voilà ou jamais, lui dit celui-ci, un cas de télépathie. J'ai été entraîné de ce côté par une force inexplicable, et je comptais pousser assez loin ma promenade. Je devais fatalement te rencontrer. J'étais décidé à monter à Oletta pour vous faire mes adieux à ta mère et à toi. Tu dois savoir que je pars dans quelques jours. Eh bien ! quel bon vent t'amène dans parages ? » Le cousin de Charles Perretti était un garçon dégourdi et un joyeux compagnon appelé François

Poggi. Charles lui répondit qu'il était descendu pour le voir, ne sachant pas s'il serait revenu à Oletta où il était déjà monté. Le sous-officier ne pouvait pas remarquer l'altération des traits de son cousin, mais il put néanmoins observer que celui-ci n'était pas dans son état normal et qu'il lui cachait quelque chose. Il le pressa à tel point de questions qu'il lui fit tout avouer. « Et tu te tracasses tant pour une femme ! On voit bien que tu es jeune et inexpérimenté. Il ne faut jamais s'en faire, tel est le mot d'ordre que nous nous sommes donné dans les tranchées. Pourtant la mort rôde constamment autour de nous. As-tu peur qu'il n'y ait plus de femmes pour te consoler de ta déconvenue sentimentale ? Tu en trouveras surtout avec les vides que la guerre fait maintenant chez les hommes. Que peuvent compter les mesquines contingences de la vie en regard du drame formidable qui se joue en ce moment sur la planète ? L'amour même qui ne veut jamais perdre ses droits doit être relégué à l'arrière-plan. Il faut que les nations du droit soient victorieuses et réduisent à merci les nations de proie qui veulent soumettre l'univers à leur joug. Il faut aussi que cette guerre soit la dernière. Si nous avons la patience d'en supporter toutes les misères, ce n'est pas seulement pour chasser l'ennemi du territoire français, c'est aussi pour épargner les mêmes souffrances à nos descendants et pour que de pareilles horreurs ne se renouvellent plus. As-tu demandé des explications à la jeune fille que tu considérais comme ta fiancée ? Es-tu certain qu'elle soit allée à la journée avec Romanacci ? Si elle n'a pas tenu compte des avertissements qui lui ont été donnés au sujet de ce séducteur et si elle a été sa victime, c'est qu'elle y consentait. L'heure de la défaite avait sonné pour elle. Dans ce cas, elle me semble indigne d'intérêt. Il vaut mieux que tes yeux soient dessillés dès maintenant. Je comprends que tu sois bien amèrement désillusionné. Tu l'avais placée très haut, sur un piédes-

tal. Tu en faisais un phénix, un de ces êtres rares qui honorent l'humanité. Mais ce n'est pas une raison pour broyer du noir et mépriser la vie ».

Charles convint qu'il s'était laissé égarer par la jalousie et qu'il n'avait aucune preuve de la trahison de sa fiancée, mais seulement de fortes présomptions. « François Poggi réussit à intéresser son cousin par ses récits et ses anecdotes du front. Peu à peu les tristes idées du jeune homme s'envolèrent comme de vilains papillons noirs pour faire place à des idées plus gaies et plus riantes d'où l'espérance n'était pas bannie ». Il rentra le lendemain à Oletta avec son cousin et revit la lumière d'eau pure des yeux qui ne savaient pas refléter le mensonge. D'une explication qu'il eut avec Stella, il résulta que celle-ci, bien qu'elle ne fût pas habituée à ce genre de travail, avait cru faire œuvre charitable en allant chez un vieillard qui n'avait trouvé personne pour l'aider à la fenaison. Elle n'avait pu lui en parler parce qu'il était parti de bonne heure à la campagne. Il embrassa sa fiancée et dans ce geste affectueux toutes les larmes qui étaient en eux, larmes d'amour, d'inquiétude, de joie, jaillirent en un sanglot.

Quelques jours après, Stella rentrait dans ses montagnes. Charles Perretti ne tarda guère à aller la rejoindre et à la demander en mariage à ses parents. Sa demande fut agréée. Le mariage aurait lieu lorsque le jeune homme aurait rempli son devoir militaire ; il fallait espérer qu'il sortirait sain et sauf de la tourmente.

Cependant la guerre continuait et la patrie faisait appel à tous ses enfants. Charles Perretti n'attendit pas pour partir l'ordre de l'autorité militaire, il le devança de quelques mois, et après une brève période d'instruction il rejoignit le front. Malgré sa désastreuse défaite de la Marne, l'ennemi n'avait pu se résoudre à quitter la France, terre aimée des hommes. S'abritant sous terre,

il s'accrochait désespérément au sol français. Il fallut qu'un homme d'une grande énergie et d'une volonté de fer, l'inoubliable Clemenceau, prît les rênes du gouvernement pour amener une décision assez rapide. Cet intrépide vieillard fit la guerre comme il l'avait promis. Secondé par nos alliés et par d'incomparables chefs, il sut galvaniser l'armée et obtenir la victoire. L'ennemi demanda merci. La France, toujours généreuse, lui accorda l'armistice qu'il implorait sans lui imposer des conditions trop humiliantes. Nos troupes qui avaient été si longtemps à la peine furent cette fois à l'honneur. Elles triomphèrent au cours des magnifiques fêtes de la victoire, firent leur entrée à Metz et à Strasbourg, les vaillantes cités reconquises qui portaient depuis cinquante ans le deuil de la patrie, défilèrent dans Paris et passèrent sous l'arc de triomphe, escortées par une foule dont l'enthousiasme était indescriptible. Un jeune officier à la tournure martiale, confondu parmi des camarades, faisait partie du cortège triomphal : c'était Charles Perretti. Après de brillants états de service et de nombreux actes d'héroïsme, il avait été nommé officier vers la fin des hostilités. Les rubans de la médaille militaire et de la Légion d'honneur ornaient sa poitrine. Dès qu'il put obtenir un congé, il en profita pour se rendre en Corse afin de s'unir à celle qui, fidèle à sa parole, l'attendait de jour en jour et qui n'avait jamais cessé d'implorer le Ciel en sa faveur.

Aujourd'hui le commandant Perretti est affecté à un poste d'Extrême-Orient où il continue à servir la France. Sa compagne est auprès de lui. Quant à leurs deux enfants, un garçon et une fille, ils font leurs études dans une maison d'éducation du continent français. Intelligents et studieux, ils comblent les espérances de leurs heureux parents.

François SAVELLI de COSTA.

LE CHANT CORSE

Parmi toutes nos chansons corses, il en est une qui a été souvent répétée et qui l'est encore dans nos campagnes insulaires. Elle est en vers de seize pieds et se chante sur l'air de la complainte.

François, dit le « Chasseur », *Cececcu lu cacciadore*, est un grand nemrod. C'est le plus grand chasseur de la contrée, le plus beau, le plus fort, le plus adroit. Une toute jeune admiratrice chante ses qualités, ses prouesses :

**Oh ! se voi lu viderete, quand'ellu piglia le piaghie !
Ne rivolta le sue tige, chi ghjunghjenu a l'anguinaghie
Cececcu, da cacciadore, botte ne ha vinti paghie.**

Oh ! si vous le voyez, quand il s'en va par les plaines ! Il retourne ses tiges, qui remontent jusqu'aux cuisses : Car François, des bottes de chasse, en a vingt paires !

C'est lui, qui pendant les parties de chasse, connaît le mieux les endroits favorables, fréquentés par le gibier, et propres aux embuscades ; c'est lui qui réussit les plus beaux coups. Toujours en avant, le premier ; toujours il domine. Et les autres chasseurs se disent :

**Circhemu d'acquistà passì, ch'a Cececcu l'avemu
[appressu ;
Cu lu so' fucile a collu, li sò cinque cani appressu :
Parenu tanti leoni, o serpenti, à pocu pressu.**

Allons, avançons, car François nous suit de près ; Il porte son fusil au cou ; ses cinq chiens le suivent : On dirait autant de lions, ou de serpents... à peu près...

Ce fut pendant longtemps une des chansons préférées pour la *paghiella*.

Faut-il citer la chanson de la cueilleuse de châtaignes qui fredonne, courbée au-dessus du sol mouillé, jonché de bogues aux piquants aigus; soufflant dans ses doigts engourdis par le froid elle supplie le ciel :

**O tempu ! o tempu ! per il ben' che tu mi voli ;
A note, fà bellu tempu, e u jornu piovì !**

O temps ! o temps ! pour le bien que tu me veux,
La nuit, amène le beau temps, et le jour fais pleuvoir.

Mais nous ne saurions oublier d'indiquer une gentille chanson, bien vieille aussi. Elle se fredonnait sur l'aire pendant le battage du blé. Les bœufs, sous le joug, traînent le « *tribbiu* », la grosse pierre, parmi les amples gerbes de blé. Et peu à peu les épis s'égrainent dans la paille aux tiges dorées. Derrière les bœufs, l'homme, la femme, ou l'enfant, s'en va pas à pas, et chante en s'adressant aux bonnes bêtes :

**Guarda l'orlu, allô ! allô !
Fatti vivu, ô Mascherô !
Chi lu sole e sopr'a serra :
Vene fresca la muntéra.**

.....
**E tu, tribbia, ô Cudanellu !
Centu stare ogni mannellu :
Tribbia, tribbia, vuga e dura :
Chi la paglia torni pula ;
Chi la pula torni granu :
Vuga ! vuga ! tu Fascianu !**

.....
Reste au bord, allons ! allons !
Sois plus vif, ô Mascherô !
Car le soleil est sur la crête ;
Et le vent frais en descend.

.....
Et toi, bats, ô Cudanellu !
Ces cent stères et chaque gerbe !

Tourne ! tourne ! sans te lasser :
 Que la paille devienne issue,
 Que l'issue devienne grain :
 Marche, marche, toi, mon Fascianu !

Ah ! les belles mélopées aux exclamations joyeuses et traînantes, que les bœufs, au pas dolent, entendaient sans trouble et sans lassitude !... Mélopées lointaines se jouant dans la brise des collines !

Antiques mélopées des aires, qui veniez, inspirées de sagesse et de réconfort, animer nos campagnes dans la blancheur des chaumes et des soleils d'août !... Mélopées disparues ! On ne vous entend plus sur les pentes de nos côteaux désolés !... Joyeuses mélopées, quand retenez-vous encore ?...

*
* *

Nous voudrions, avant de clore ce chapitre, donner aussi une petite place aux chansons enfantines, à celles que nous bégayâmes les premières, à peine échappés des bras de nos mères. Elles sont si vieilles, qu'il n'en reste que quelques bribes. L'une représente un enfant gourmand, qui se plaint d'avoir souffert toute la nuit, pour avoir mangé trop de galette. Nous nous bornerons à citer le beau refrain qui suivait chaque couplet et que nous chantions en bande, en nous frappant sur la poitrine :

Tutta la notte, lu me' corpu ha fattu, pu ! pu !
S'aju ci sortu di questa nutada,
Pappa rinada
Un nè manghiu piu !

Toute la nuit mon ventre a fait : pouh ! pouh !
 Si je m'en tire de cette nuit,
 De la galette de son
 Je n'en mangerai jamais plus !

L'autre, les enfants la chantaient en tournant en rond, en se tenant par la main ; le pas était celui de la polka.

**A cumà Maria Matessa,
L'invitàimu à l'aqua fresca ;
L'aqua fresca era finita.
L'invitàimu a l'aqua vita :
Aqua vita, aqua fresca
Pe' cumà Maria Matessa.**

Notre commère, Marie Matessa,
Nous l'invitâmes à l'eau fraîche ;
L'eau fraîche étant finie
Nous l'invitâmes à l'eau de vie :
De l'eau de vie, de l'eau fraîche :
Pour la commère Marie Matessa.

*
* *

Voici encore une chansonnette délicieuse : quatre enfants se font face ; ils nouent leurs mains, deux par deux, les élèvent à hauteur du front, formant ainsi comme deux portes. Les autres enfants tournent autour à la queue-leu-leu, en chantant :

— **Alle porte, citadella,
Ah ! chi ci pudesse entrà !
— Qu'ella venga la piu bella
Chi la lasceremu entrà !
L'altr' andate a quel' di là...
— A quel' di là simu state :
Eran(u) chiose e stacchettate !
— Ch'ella venga la piu bella,
Chi la lasceremu entrà !...**

— Par la porte, citadelle,
Ah ! si l'on pouvait entrer !
— Qu'elle vienne la plus belle,
Nous la laisserons passer !
Les autres, allez plus loin...
— Plus loin, nous avons été,

Les portes étaient verrouillées !
 — Qu'elle vienne la plus belle,
 Nous la laisserons passer !...

Après quoi la file des enfants s'engage entre les deux portes. A un moment donné, les mains s'abaissent et retiennent enlacée, prisonnière, celle qui a été choisie comme « la plus belle ». Et ainsi le jeu continue :

Enfin voici la dernière, que les enfants hurlaient joyeusement, à tue-tête, par groupes, en imprimant à leur voix une cadence qu'ils savaient rendre agréable et qui excitait leur joie. Peut-être la plus naïve... Une de celles qui se sont formées sur leurs lèvres au long des années et des âges...

**Anton'Ghiulianu di mezza calzetta,
 Face l'amore cun Catalinetta ;
 Catalinetta, a l'usciu di pianu,
 Face l'amore cun Anton'Ghiulianu :
 Anton'Ghiulianu di mezza calzetta,
 Face l'amore cun Catalinetta...**

Antoine-Julien (dit) Petite-Chaussette,
 Fait l'amour avec Catherinette ;
 Catherinette, à la « porte du rez-de-chaussée »,
 Fait l'amour avec Antoine-Julien,
 Et Antoine-Julien (dit) Petite-Chaussette,
 Fait l'amour avec Catherinette...

Arrêtons-nous là. Nous n'avons cité que des poésies anciennes. Nous nous voyons forcé de passer sur tant d'autres chansons, mais trop nombreuses, vraiment... « *La Pipa* », « *U fugone* », la « *Chanson du train* », toutes les poésies de Paoli de Tagliu, de Natalello de Rusiu, de Santu Casanova, etc., etc... Des centaines et des centaines de compositions; une ample moisson, toute moderne, de poésies variées entre lesquelles nous serions embarrassé pour faire un choix, parce que toutes seaient dignes d'être citées.

Mais nous rappelons que nous avons voulu, ici, ne traiter que du chant et rien que du chant. A plus tard un recueil abondant et précieux de belles poésies corse.

Mathieu AMBROSI.

FIN

UN CORSE POÈTE LATIN

L'Archidiacre D. A. F. Colonna de Giovellina

(1626-1686) ?

Avant-Propos

Dans les numéros 26 et 27 de la *Revue de la Corse*, à l'époque déjà lointaine (1924) où le Directeur en était M. Clavel, il a paru, sous le titre « *Un écrivain Corse* », un article biographique sur un ecclésiastique qui, au XVII^e siècle, jouit d'une assez grande notoriété, l'archidiacre Colonna de Giovellina (Don Angelo Francesco) auquel, comme son nom l'indique, nous rattachent des liens de famille étroits, puisque quatre générations seulement nous séparent.

Non seulement, on le sait, l'œuvre d'historien de notre arrière grand-oncle fut considérable — elle a été énumérée en son temps — mais, également poète, ainsi que l'a qualifié Colonna de Cesari-Rocca, notre parent composa et fit imprimer à Rome, en 1685, sous le titre de *Piera Carmina* (1) un recueil de vers latins dont certains méritent qu'on s'y intéresse et qu'on les tire de l'oubli.

(1) On trouvera le titre complet de cet ouvrage de l'archidiacre Colonna à la note 17.

Nos lecteurs savent que ce nom de **Colonna** est porté par de nombreuses familles corse et par quelques-unes des plus connues. Elles se rattacheront directement ou indirectement à ce premier Colonna (Ugo), venu de Rome avec les Savelli, dont notre plus véridique chroniqueur Giovanni de la Grossa a conté l'épopée légendaire et à qui il attribue l'expulsion des Sarrazins.

C'est ce qu'avait estimé le regretté M. Clavel qui, voulant en faire figurer quelques-uns dans la Revue, m'en avait fait la proposition, accueillie bien entendu, avec le plus vif plaisir.

La mort de l'excellent homme avait fait perdre de vue ce projet, mais puisque M. le Professeur Ambrosi accepte, à son tour, de le reprendre, nous croyons bien faire en reproduisant ici quelques-unes de ces poésies, assez courtes d'ailleurs et chacune d'un genre différent.

En voici six, choisies sur une vingtaine. Qu'elles soient d'ordre rural comme les deux premières, amical et politique comme les deux suivantes, ou purement religieuses comme les deux dernières, elles nous paraissent, malgré leur style sibyllin et l'adage : *traduttore traditore*, susceptibles de motiver la curiosité du lecteur.

I

Contra prisca Virgilii et Ovidii de melle venenato
Corsicae quod suavissimum et dulcissimum est.

HEXASTICON

Nam mea Cyrneas habitant examina Taxos
Melle sub insigni Corsicae mittit apes,
Corsicae apes quaerunt buxum, taxumque rubentem,
Expers mel noxâ Corsa cicuta creat :
Quae condunt solertes nunc dulcissima mella ;
Ex thymo Cecropiae Corsica gestat apes.

Traduction

Contre les vers critiques de Virgile et d'Ovide, au sujet
du miel vénénéux de Corse, qui est (au contraire) très
suave et très doux.

PIÈCE DE SIX VERS

En effet mes essaims habitent (ou fréquentent) les ifs de
L'abeille corse produit un miel fameux ; [Cyrnos,
Les abeilles de la Corse recherchent le buis et l'if rougis-
[sant,
Industrieuses, elles composent maintenant le miel le plus
[doux.

La cigüe corse donne un miel exempt de qualités nuisibles, L'abeille corse butine le thym de Cécrops (2).

II

Contra vetus carmen Philippi Cluverij Theutonici *de Naturâ et Corsicæ Cœlo* quae sunt salubria, atque optima, ac etiam adversus mendacia Lucij Annei Senecæ in Corsica exulis. Haec quoque in mea Cronologiâ leguntur. Et pariter in *Commentario de gloriis et prerogativis Regni et populorum Corsicæ*.

EPIGRAMMA

Corsica permitis primum canduit aestas
 Gravior, ostendit cum ferus ora canis
 Condonatque relegatis, redditque solutis,
 Vivorum cineri stat mea terra levis.
 Notius immotis diadema est Corsica saxis,
 Florida fertilibus undique vasta locis,
 Nunc poma Autumnus segetes nunc educat aestas.
 Palladio minime munere bruma caret,
 Umbrarum tuto Ver est lætabile fetu,
 Laudata ex læto nascitur herba solo,
 Nam panis, latices sani sunt, ultimus ignis,
 Solamen, pax, non exul et exilium.
 Vinetis, oleo, frumento, Corsica abundat,
 Fulgentes gemmas, fulva metella parit.

Traduction

Contre une ancienne poésie de Philippe Cluverius, allemand, *La Nature et le Ciel de Corse*, qui sont salubres et excellents, et aussi contre les mensonges de Lucius Annus (ou plutôt Annaeus) Sénèque (3), exilé en Corse. On lit

(2) C'est-à-dire de l'Attique. N'oublions pas qu'Athènes dut sa fondation, vers 1643 avant J. C., à l'égyptien Cécrops qui en fut le premier roi.

(3) L'exil de huit ans en Corse, par l'empereur Claude, de Sénèque le Philosophe, né l'an 3 avant J. C. et qui, sur l'ordre de Néron, se donna la mort stoïquement (en s'ouvrant les veines) en l'an 65, est trop connu pour être ici l'objet de détails que l'on peut trouver d'ailleurs dans *Le Cap Corse* de M. Camille Piccioni.

aussi cette réfutation dans ma *Chronologie*, et de même dans le *Commentaire des gloires et prérogatives du royaume et des peuples de Corse*.

PETITE PIÈCE DE VERS

L'été corse, d'abord très doux et plus agréable, devient brûlant lorsque le chien féroce (la canicule) fait son apparition (litt. : montre sa face). Miséricordieuse aux bannis et leur rendant la liberté, la terre maigre de mon pays se conserve par la cendre de ce qui vit (l'incinération de la végétation ?). Au midi la Corse a un diadème de roches inébranlables, fleurie dans les lieux fertiles, partout (ailleurs) désolée. Tantôt l'Automne produit les fruits, tantôt l'Été les moissons. Par un bienfait de Pallas (de la déesse Minerve) l'Hiver manque presque totalement. Par la naissance protectrice des feuillages, le Printemps est agréable ; louée (soit) la végétation (qui) naît d'un sol fécond. Le pain, les eaux pures et, en dernier lieu, le feu (sont) le soulagement, la paix (aussi bien) pour le non banni (que) pour l'exilé. La Corse abonde en vignes, huile et froment ; elle produit des pierres précieuses et de fauves métaux (l'or et le cuivre ?).

III

Perillustri et admodum Rev. D. Ioanno Antonio Nigronio de Rugliano Capocorsi in Regno Corsicæ.

HEXASTICHON

Nigronius nobis nimium nigrantia videt,
Notificat normas, nobilitasque nova,
Nigroniusque nocet nulli, nescitque Neronem,
Nunc noxasque necat, noctivagos nocuos,
Nigronius navi nostræ nitibuntia nectat,
Neptunus narret Nigronium Nemesi.

Traduction

Au très illustre et tout à fait Révérend Don Jean Antoine Negrone, de Rogliano du Cap Corse, dans le Royaume de Corse.

PIÈCE DE SIX VERS

Negrone voit pour nous les choses trop en noir,

La nouvelle noblesse (nous) montre de (beaux) exemples (4),
 Negroni ne nuit à personne et ignore (n'a rien de commun
 [avec) Néron ;
 Il supprime maintenant les délits et les (dangereux) vaga-
 [bonds nocturnes,
 Que Negroni s'efforce de les enchaîner à notre galère (5),
 Et que Neptune fasse connaître Negroni à Némésis (6).

IV

Illustrissimo et Excellentissimo Domino Philippo
 Columnae Patritio, Principi Romano, Duci et Principi
 Paleani, Primogenito D. Laurentij Onuphrij Columnae
 Magni Comitistabilis Regni Neapolis, Proregis, et Ducis
 Generalis Aragoniæ.

EPIGRAMMA

Princeps Pila (7) Philippe potens praestantiâ prodixit,
 Providâ, Patritiusque pudicus pectora pandis,
 Pancratiastes per magnus pancharpia pangis,
 Pierides permugentes, permitiâ (8) poscis,
 Perquisis perlaetus Pegasidesque perennes,
 Pernimium perpes perimis peccamina primum,
 Plena Philippo praesertim praeconia praesto ;
 Posteritatis principium, primaria Pila

(4) Ce passage est un peu obscur. Nous référant au beau livre de M. Camille Piccioni, l'ancien ministre plénipotentiaire, (**Histoire du Cap-Corse**, Paris 1923), nous croyons pouvoir l'interpréter ainsi : Héritière des seigneurs de Colombano (dont le dernier, Jacques II da Mare, fut tué glorieusement, le 18 septembre 1554, à la fameuse bataille du col de Tenda où Sampiero remporta une victoire si éclatante sur les Génois), la famille de Negroni en continua l'illustration par son gendre, Pierre-Jean, époux de Barbe da Mare. En 1685, date de la publication des poésies en question, elle jouissait sans doute encore, sur le fief que lui laissait Gênes, de certains droits de justice. Le marquis de Negroni, auteur de l'**Histoire de la seigneurie de Colombano**, appartenait à cette famille, ainsi que le comte de Negroni, le général de cavalerie qui mena la charge légendaire de Reischoffen et mourut à Alençon en novembre 1913.

(5) C'est-à-dire en fasse des galériens.

(6) C'est-à-dire (et cela complète le sens du vers précédent) charge Negroni du châtimement, de la vengeance dont Némésis était la déesse.

(7) Litt : pilier, mis pour colonne. Il fallait bien que chaque mot commençât par un P, innocent amusement du bon chanoine.

(8) Sans doute faute d'impression, pour *premitiâ*.

Pontifices plures produxit, **Purpureosque** (9).
 Primates Patres, Praelatos, Progenitores.

Traduction

A l'Illustrissime et Excellentissime Don Philippe Colonna, patricien, prince romain, duc et prince de Palliano, premier né de D. Laurent Honuphre Colonna, grand Connétable du Royaume de Naples, Vice-Roi et Capitaine général d'Aragon.

PETITE PIÈCE DE VERS

Puissant Prince Philippe Colonna (10), tu nous apparais
 Dans ta sagesse supérieure, vertueux patricien.
 Tu ouvres les cœurs, tu te montres grand athlète (11) en
 [tout. (Litt. dans les choses les plus variées);
 Tu invoques par une prémisses les Piérides charmeuses,
 Tu recherches avec joie les Muses éternelles.
 Trop continuellement, de prime abord, tu pardonnas les
 [fautes ;
 A (toi) Philippe je décerne surtout les plus grandes
 [louanges;
 Origine de la race, la colonne primitive a produit comme
 aïeux plusieurs Souverains Pontifes (12) des cardinaux (13),
 d'éminents Pères de l'Eglise et prélats.

V

Ad quatuor Archangelos
 Summi Dei Nuncios.

(9) En italien aussi, on dit les « Porporati », ceux qui sont revêtus de la pourpre romaine.

(10) Extrait du Grand dictionnaire historique de Moreri (Paris 1732). Philippe Colonna, duc de Palliano et de Taliacoti, grand Connétable du royaume de Naples, mort le 11 avril 1639 à l'âge de 61 ans, laissa un testament, daté du 26 mars précédent, dont l'abbé Salvini nous a conservé le texte. Dans son célèbre ouvrage **Giustificazione della Rivoluzione di Corsica**, etc... (Corte 1764), on lit à la page 589 : « In mancanza delle diverse linee de' Signori Colonna esistenti in della Città (Roma) chiama alla successione de suoi Stati e beni li Colonna di Napoli, di Sicilia, e di Corsica, ad arbitrio dell' ultimo discendente di Roma ».

(11) Litt. Athlète pancratiaste (qui combat au pancrace, réunion de la lutte et du pugilat).

(12) Cinq papes, dont le plus célèbre est Martin V.

(13) Quarante cardinaux.

EPIGRAMMA

Cœlestis princeps ac Victor Dæmoniarche
Michael saevos (14) conculcas Signifer hostes :
 Numinis æterni Paranympheus noxia pelle,
 Dux animos *Gabriel* nostros modo lumine reple ;
 Continuis *Raphael* præsta medicamina morbis ;
 Jam custos noster, *Tobiæ* lumina donans :
Uriel (15) expelle malum, audi vota piorum,
 Succensus fulgor *tu tentamenta* propulsa.

Traduction

Aux quatre Archanges
 Messagers de Dieu très haut.

PETITE PIÈCE DE VERS

Prince céleste et vainqueur des démons,
Michel, porte-étendard, tu foules aux pieds les cruels
 [ennemis ;
 Porteur de la volonté éternelle, préserve-nous des maux ;
Gabriel, notre guide, remplis maintenant nos âmes de
Raphaël, remédie à nos maux continus, [clarté ;
 Déjà, notre gardien, tu rendis la lumière à Tobie ;
Uriel, repousse le mal, écoute les vœux de la piété,
 Foudre brûlante, écarte les tentations.

VI

Super Septem Sancta Sacramenta Ecclesiæ.

EPIGRAMMA

Baptizans, Chrismans, Connubens ; Ordinât, Ungens,
 Præteritas deplorat culpas, sacra ministrans.
 Lotio **Baptisma** est mentis, noxaeque sepulcrum,
 Infans, sit purus, ac vetus emigrat Adam :
 Chrismatis existit Sacramentum **Uctio Sacra**
 Ut Christi miles decertet contra superbos :

(14) Ou plutôt saevios.

(15) Uriel veut dire en hébreu lumière ou feu du Ciel.

Est panis cœlestis synaxis **Caro** viva,
 Haec est, quæ Paradisi præcelsa hostia pandit ;
 Impia detestans animo est contritio vitæ
 Transactæ ne committat peccamina damni,
 Ac hominis **confessio** condonatio culpæ,
 Consistrit divinæ offensæ amotio vera ;
Unctio quæ extrema est, venalia crimina delet,
 Quando oleo benedicto aegrotum Presbyter ungit.
 Daemonis insultus pellit confertque salutem :
Consecratis ordinibus, quos statuit Alpha,
 Sacerdotalisque gradus sat dignior extat ;
 Legitimus nexus contractus **Connubialis**,
 Quem sancivit Protoplastes (16) in Paradiso.

Traduction

Sur les sept sacrements de l'Eglise.

Baptisant, faisant des Chrétiens, mariant, Elle donne
 [l'ordination, l'onction (sainte)]

Elle pleure sur les fautes passées, elle administre les
 [sacrements,

Tombeau de la faute (originelle), le baptême lave l'âme ;

Que l'enfant soit pur et le péché du vieil Adam disparaît.

Le Sacrement qui vous fait oindre, l'onction sainte, existe
 Afin que le soldat du Christ combatte l'orgueil.

La Communion est le pain céleste, chair de vie,

C'est elle qui ouvre les hautes portes du Paradis :

Détestant de (tout) cœur tout ce qui est impie, que la
 [contrition de la vie passée]

Ne commette pas le péché de mal faire (de faire une mau-
 [vaise confession ?])

(16) Faute de latin ou d'impression : il faudrait **Protoplastus**.

(17) Le titre complet est « **Pieria Carmina, tam spiritualia quam alia ad Amicos atque Dominos, à Domino D^{re} Angelo Francesco Columna Cyrneo I.V.D. et Ex archidiacono Urbis Adiacij in Regno Corsicae, contesta et exarata — Romae Typis Dominici Antonij Herculis 1685 — Superiorum permissu.**

Traduction : Chants poétiques, religieux et autres, composés et écrits par le seigneur docteur (es-lois) Ange François Colonna, Corse I.V.D. (initiales qu'on trouve toujours devant le nom des ecclésiastiques de marque et semblent être les abréviations Juste, Vénérable et Dévot) et ancien archidiacre de la ville d'Ajaccio dans le royaume de Corse ; Rome, Imprimerie de Dominique Antoine Hercule, 1685 — Avec permission des Supérieurs. (L'ouvrage existe à la Bibliothèque Nationale avec la cote L.K⁴ 210 et relié avec un autre du même auteur : **Commentario delle glorie e prerogative del regno e popoli di Corsica.**)

Et par la confession de l'homme, pardon de la faute
Véritablement éloigne et arrête la disgrâce divine.

L'extrême onction efface les fautes vénielles,

Lorsque le prêtre oint le malade avec l'huile bénite ;

Elle repousse l'insulte (l'attaque) du Démon et apporte le
[Salut.

A ceux qui ont reçu les ordres sacrés imposés par le Roi
[(du Ciel)

La dignité sacerdotale est supérieure (à toute autre).

Pour le lien légitime contracté en mariage

C'est le premier homme qui l'établit dans le Paradis
[(terrestre).

*
* *

Ajoutons, pour terminer, que si nous avons signalé le goût de l'archidiacre pour certains tours de force de versification, il n'est pas seul dans ce cas. Il nous semble avoir été égalé, sinon dépassé, par un certain abbé Filadelfo Mugnos, auteur d'une *Storia di casa Colonna* publiée à Rome en 1658, et que l'on trouve à la Bibliothèque Nationale, sous la cote K 291. L'ouvrage est dédié au cardinal-prince Hyéronime (Jérôme) Colonna (18).

Emule du précédent (à moins que ce ne soit le même personnage sous un autre nom (19), il a trouvé moyen de broder sur le nom latin de Columna le double acrostiche qui suit, et que, quel qu'en soit l'auteur, nous livrons à la curiosité du lecteur.

Cum Magnis confer, nemo est praestantior isthoC
Omnes namque praeit quas stellas cernis OlympO
Lucis inextinctae radiis, terrisque valut soL
Unicus affulgens hilari fovet omnia vultU.
Magnanimum genus Heroum mea dicere Magnum
Non potis est Clio, facies cui tradidit AegoN
Acsus. Sat tenui vati venerariet alta.

(18) La famille romaine Colonna (ou plutôt della Colonna à l'origine) devrait, d'après la tradition, son nom (et son arme parlante) à la colonne à laquelle N. S. Jésus-Christ fut attaché pour sa flagellation, et qu'aurait apportée à Rome, à son retour de la cinquième croisade où il fut légat de l'armée chrétienne (en Egypte), le cardinal Jean II Colonna (Créé par Honorius III en 1216, et mort vers 1245). Ce qu'il y a de certain, c'est que cette colonne déposée à Ste-Praxède, église titulaire du cardinal, y est toujours conservée et toujours vénérée.

(19) Comme paraît l'en soupçonner Colonna de Cesari Rocca (V. p. 41, son livre : **Origine de la Rivalité des Pisans et des Génois en Corse.**

Traduction

Compare-le avec les grands (personnages), personne n'est
 [remarquable ;
 Car il dépasse toutes les étoiles que tu vois dans l'Olympe
 Par les rayons d'une lumière immortelle, comme sur la
 [terre le soleil,
 Brillant d'un éclat sans égal, réchauffe tout de sa face
 [riante.
 Magnanime race de héros, ma (muse) Clio n'est pas ca-
 [pable d'en dire
 La grandeur qu'Ægon (20) osa dépeindre. C'est assez pour
 [(moi), chétif poète, de vénérer les illustrations.



(20) Aegon ou Egon dont le nom nous a bien intrigué avant qu'un heureux hasard nous ait donné le mot de l'énigme.

D'après le **Dictionnaire historique** de l'abbé Ladvocat, imprimé chez Didot en MDCCLII, il s'agirait d'un des deux fils du prince de Furstemberg : soit de François Egon, né le 27 mai 1626, qui fut l'un des principaux ministres de l'Electeur (ecclésiastique) de Cologne, et qui, ayant été élu évêque de Strasbourg en 1665, opta pour la France lors de l'annexion de cette cité par Louis XIV en 1681 ; soit de son frère Guillaume Egon, né à Cologne le 8 avril 1629, son successeur sur le même siège qui, lui aussi, s'attacha à la France et devint Cardinal et abbé de Saint-Germain des Prés à Paris où il mourut le 10 avril 1704 à 75 ans. Nous croyons fermement qu'il s'agit plutôt de ce dernier qui, sans doute, avait déjà traité le même sujet (éloge de son collègue en la pourpre romaine, le cardinal prince Jérôme Colonna, avec qui il avait dû être forcément en relations à Rome).

De toute façon, auprès de si hauts personnages, l'auteur de cette poésie un peu trop laudative, avait raison de se montrer modeste et de se traiter de chétif.

NOTES DE LECTURE

LE PREMIER CHIAPPE DE L'HISTOIRE

Je retrouve, dans de vieux papiers, quelques notes qui jettent une lumière précise sur les intrigues qui précéderent l'expulsion de Paoli de son île natale. Nous sommes en 1795. Le Vice-Roi anglais, Gilbert Elliot, s'efforce de son mieux de faire accepter la nouvelle constitution et même de développer les ressources intérieures du pays. On sait que c'est à lui que Bastia dut de supplanter Corte dans la dignité de capitale et que les partisans de Pozzo di Borgo et Pozzo di Borgo lui-même furent redevables d'une faveur scandaleuse. Les sujets de mécontentement s'accumulaient ainsi, jusqu'à ce que l'occasion d'un léger dommage infligé, à Ajaccio, au buste de Paoli durant les préparatifs d'un bal officiel, mit le feu aux poudres. Elliot accusait le colonel John Moore d'entretenir des intelligences avec le chef du parti national et les mécontents de l'intérieur. Il sut obtenir la permission de son Gouvernement pour éloigner l'un et l'autre de la Corse. On trouve tous les détails de ces incidents dans les *Mémoires* de sir Gilbert Elliot, premier comte de Minto (édités par la comtesse (Vol. II, chap. VI-VIII), le *Diary of Sir John Moore*, édité par le général Sir F.-D. Maurice, vol. I et dans le volume de Jollivet : *Les Anglais dans la Méditerranée*. Voici, toutefois, des documents qui ne se trouvent pas dans ces ouvrages — ils proviennent de papiers du Foreign Office britannique, volume 12 des pièces en provenance de Gênes, où les reçut l'envoyé anglais, Francis Drake — qui devait plus tard devenir célèbre à Munich — et émanent, comme on le verra, d'un informateur du nom de Timorani. C'est là que j'ai trouvé la trace du premier des Chiappe méritant

de passer à l'histoire de sa petite patrie, car cet exilé corse, après avoir fait partie de la malheureuse expédition sortie de Toulon en mars 1795 pour reconquérir l'île et qui fut battue par l'amiral Hotham, avait été arrêté par la populace, puis, ayant réussi à se faire relâcher, s'était finalement enfui à Nice, où il entretenait des correspondances avec les réfugiés et était la créature de Paoli à la Convention. Ces papiers expliquent pourquoi Paoli, à son arrivée à Londres en 1795, fut si mal accueilli par lord Grenville et le duc de Portland.

I

6 septembre 1795

« Dans la dernière note que Timorani a eu l'honneur
« d'envoyer à M. Brunel, il était marqué qu'un moine
« défroqué, nommé Pancrazio d'Istria, était arrivé de
« Corse, où il avait été envoyé par Chiappe à Paoli et
« retournait à Nice avec les réponses. Par celle de Bru-
« nel, du 5 septembre, Timorani a la douleur de voir
« que le fait est vrai. Il prendra tous les moyens possi-
« bles de découvrir quelque chose et de se rendre utile à
« son pays, croyant ne pas mieux pouvoir le servir qu'en
« déjouant les menées de l'imposteur qui veut le sacrifier
« à son ambition.

« Il sait à n'en pas douter que Paoli, piqué au vif de
« n'avoir pas été Vice-Roi, d'avoir vu rentrer ses enne-
« mis et de se trouver à la veille de n'avoir plus la moin-
« dre influence dans le Gouvernement, remue toute la
« canaille de l'intérieur, en prêchant qu'on les a injuste-
« ment chargés d'impôts, que ce ne sont pas là les condi-
« tions du Roi d'Angleterre avec lui, que le peuple au-
« contraire ne devait rien payer, attendu que l'Angle-
« terre s'était engagée à donner un million pendant vingt
« ans pour les bois de l'île, que le Vice-Roi se laisse

« mener par Pozzo di Borgo, que le général Stuart a
« quitté sa place pour n'être pas le complice de tant
« d'horreurs, que le Parlement a mal fait tout ce qu'il
« a fait, qu'à son ouverture annuelle il faut que chaque
« Piève envoie vingt hommes là où il s'assemblera (son
« intention est qu'il s'assemble à Corte et d'y assister lui
« aussi), qu'il faut demander, crier et menacer pour
« l'abolition de tous les impôts, une nouvelle distribution
« d'emplois civils et la destitution et punition de Pozzo
« di Borgo.

« Malgré toutes ces infâmes suggestions, Paoli veut
« en apparence garder une certaine modération et beau-
« coup de respect pour le représentant de S. M. et pour
« les lois du Gouvernement. On le voit par sa lettre à ses
« concitoyens, dont on joint ici un exemplaire.

« La diminution de l'impôt flatte non seulement la
« canaille, mais bien plus tous les propriétaires et pour
« cela Paoli aura toute la Corse pour lui. C'est l'attrait
« dont il se sert pour confondre tous les partis dans un
« seul : celui de l'intérêt.

« Craignant d'un autre côté de ne pas réussir, il écoute
« favorablement les propositions de Chiappe, sa créa-
« ture à la Convention et qui ne s'est jamais brouillé
« avec lui. Il écoute aussi les propositions de Saliceti,
« qui lui promet tous les Jacobins, au prix de rentrer
« en Corse. Pour ce dernier, on n'a qu'à surveiller les
« Arrighi de Corte et principalement le chanoine, qui
« naguère était ici avec Saliceti, a été à Livourne et de
« là en Corse. Pour Chiappe, il faut prendre bien garde
« aux principaux mécontents au delà des monts, qui
« ont certainement des correspondances avec lui.

« Je suis persuadé que les Français ont trait à l'affaire
« de Cagliari et, s'ils pouvaient sortir de Toulon, c'est
« là peut-être qu'ils iraient pour pouvoir ensuite soute-
« nir plus aisément Paoli en Corse. Je ne crois pas que

« ce dernier lève la tête et fasse une révolte en forme,
« s'il ne voit pas une probabilité plus que sûre de réussir,
« car il est coquin dans ses projets, mais point hardi. Il
« pourrait cependant soulever tout l'intérieur et s'en faire
« élire le chef, comme du tems des Gênois, si les mili-
« taires à la solde du Roi n'aimaient pas leurs emplois
« et s'ils se trouvaient dans les places, en garnison.

« M. Brunel pardonnera à Timorani ce verbiage poli-
« tique, qui n'est dicté par aucun autre motif que par
« le vœu du bonheur de sa patrie, où il espère un jour
« trouver le sien. Il doit même avouer franchement à
« M. Brunel qu'il se serait donné plus de peine pour ce
« qui regarde le service de S. M. en ce pays-là, s'il
« n'eût pas cru s'apercevoir que son opinion était sus-
« pecte, ou indifférente. Il est enchanté de voir qu'il
« s'est trompé et redoublera de zèle et d'attention pour
« mériter la confiance dont on veut bien l'honorer.

« Quoi qu'il en soit pour le moment, en revenant sur
« les impôts jusqu'à la paix, on déjouera Paoli et on le
« forcera à rentrer dans sa coquille (1). Si l'ancien maire
« de Bastia (2), unique et principal ressort des Républi-
« cains en cette ville, demandait à rentrer — chose encore
« bien douteuse — le lui permettrait-on? »

II

10 septembre 1795

« Timorani n'a jamais reçu de commission plus agréa-
« ble et ce ne sera certainement pas faute de bonne
« volonté, s'il ne réussit pas complètement à démasquer

(1) Le Vice-Roi eut soin de diminuer les taxes les plus odieuses après l'émeute du printemps de 1796.

(2) Il s'agit vraisemblablement de Galeazzini, maire en 1794, qui avait dû partir après la capitulation de la ville entre les mains des Anglais (mai 1794).

« la perfidie de Paoli... Il ne faut pas se flatter de pou-
« voir se procurer des preuves par écrit de lui. Ce Ma-
« chiavel est trop circonspect pour mettre jamais rien par
« écrit qui puisse le compromettre. Ce qui sera bien aisé
« pourtant, par des promesses et par de l'argent, en
« Corse, ce sera de trouver des individus qui déposeront
« contre lui, en déclarant et avouant tout ce qu'il leur a
« dit et fait dire pour exciter une insurrection. D'ici, nous
« pourrons peut-être fournir les moyens, en faisant la
« plus grande attention à tous les allans et venans. Car
« le fil de toute la trame, s'il en existe véritablement une,
« passe nécessairement par ici... On dit qu'en Corse il
« y a un grand parti pour les Français et que Paoli est à
« leur tête, mais qu'il ne peut pas encore se montrer ».

III

20 septembre 1795

« Par tout ce que Timorani a pu découvrir et conjec-
« turer depuis 15 jours, il croit pouvoir assurer qu'il n'y a
« rien de décidé pour la Corse de la part des François et
« que tout se réduit à des projets qui sont sur le tapis du
« Comité de S.P. (3) et dont l'exécution dépend des cir-
« constances futures. Du reste, ce ne sont que des menées
« sourdes de la part de Paoli, qui, dans le fond, ne
« voudrait pas des Français, mais voudrait jouer un tour
« de sa façon au Vice-Roi et à Pozzo di Borgo pour
« donner de quoi crier au général Stuart, et, en général,
« au parti anti-ministériel, dont il s'étaye pour parvenir
« à être regardé du Gouvernement britannique comme le
« seul et le plus puissant appui de la Couronne en
« Corse ».

(3) Comité de Salut Public. — Sur Pozzo di Borgo, voir le récent **Pozzo di Borgo** de M. Pierre Ordioni.

(4) En 1911, Frémeaux annonçait des **Choses et Figures de Sainte-Hélène**, qui n'ont pas vu le jour.

Les lettres de Paoli ne jettent guère de lumière sur cette obscure intrigue, dont la vérité risque fort de demeurer — comme tant de choses d'Histoire — enfouie dans les cendres du passé. Ce qu'il y a, en tout cas, de certain, c'est que ces intrigues durent paraître assez dangereuses au Gouvernement anglais, puisque, avec une ruse d'ailleurs fort à propos, il sut l'éloigner du théâtre de ses exploits, tout en maintenant sauf le respect apparent qu'il lui devait. On lui promit donc une plus forte pension s'il consentait à honorer le sol d'Albion de sa présence. Mais les dépêches de Londres au Vice-Roi montrent jusqu'à l'évidence que cette retraite de Paoli lui fut imposée et que, l'eût-il demandé, on ne l'eût point autorisé à retourner dans son île natale. Il n'en a pas moins une plaque commémorative à l'Abbaye de Westminster. Et, dans mon travail sur Boswell : *En lisant James Boswell, Esquire (Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes, décembre 1934)*, j'ai cité ce que Paoli avait inspiré à ce biographe fameux de Johnson.

COMBIEN DE TEMPS NAPOLEÓN A-T-IL ÉTÉ EN SERVICE DANS SON PAYS NATAL ?

Il est assez aisé de répondre avec exactitude à cette question en lisant Chuquet : *La Jeunesse de Napoléon*, t. III, p. 39, 46, 47 et 53 ; Masson : *Napoléon Inconnu*, t. II, p. 437, 419, 412 ; Mortimer-Ternaux, article du *Correspondant*, 25 juillet 1867, p. 746 et l'*Itinéraire Général de Napoléon*, de Schuermans, première édition, Paris, Picard, p. 13. Il appert de ces ouvrages que, inscrit comme capitaine de l'armée française à compter du 6 février 1792, le jeune « second lieutenant-colonel du second bataillon des volontaires corses » séjourna dans sa patrie d'octobre 1792 à juin 1793. Il est en janvier 1793 à Ajaccio, en part le 30 pluviôse an I — le lundi 18 février — avec l'expédition contre l'île de la Maddalena

(voir sur elle le commandant Garelli : *L'Isola della Maddalena*, Venezia, 1907), ouvrage édité aux frais de la Municipalité de l'île et voir aussi les articles du même auteur dans la *Rivista Marittima*, 1898, deuxième trimestre, 299 et suiv., 3^e trimestre, p. 104 et 330), se trouve le mardi 19 en vue des îles, sur les côtes de la Sardaigne et, le 20, rentre au port. Le jeudi 21, il se trouve à Ajaccio où il manque d'être massacré (5) et en part de nouveau, à 9 heures du matin, le vendredi 22 — c'était le 4 ventôse. Le samedi 23 a lieu le débarquement sur l'îlot de Santo Stefano et Bonaparte dresse alors sa batterie sur un mamelon en face de la Maddalena. Le 24 et le 25 il bombarde le village de même nom. Le 25 après-midi, l'expédition regagne Ajaccio. C'était le 7 ventôse de la République Une et Indivisible. Le 26, à moins que ce ne soit le jour suivant, Napoléon Bonaparte débarque avec l'escadrille dans le golfe de Sant'Amanza et, à Bonifaccio, le 10 ventôse (jeudi 28 février 1793), il rédige avec d'autres officiers une protestation contre le retour de l'expédition.

LA NOUVELLE ÉDITION DU « MEMORIAL »

La première est de Paris 1822-23, en 8 volumes in-8. Celle illustrée par Charlet est de 1843, 2 volumes grand in-4°. Le fils de Las Cases, Emmanuel, baron, puis comte (le père était comte), ayant accompagné le prince de Joinville, a donné de son voyage le *Journal à bord de la Frégate La Belle-Poule* (Paris, 1841, in-8). La nouvelle édition, en 2 volumes de la *Bibliothèque de la Pléiade*, chez Gallimard, est munie d'une *Introduction* et de *notes* de M. Jean Prévost, avec l'inévitable préface d'André Maurois. Les deux volumes de M. Octave Au-

(5) Voir le dernier numéro de cette Revue, signalé à l'attention des lecteurs du *Mercur de France*, par M. Ch. H. Hirsch, page 380 du N° du 15 janvier 1936.

bry sur *Sainte-Hélène*, parus en 1935 chez Flammarion, ont enlevé de l'esprit du public lettré la superstition vis-à-vis de l'auteur du *Mémorial*, qui fut en réalité un triste bonhomme et un vilain Monsieur. Nous n'insisterons donc pas sur ce point. La véracité du *Mémorial* est d'ailleurs relative et on doit souvent le confronter avec Gourgaud, qui, lui, n'avait pas l'obsession de la publicité. Que Napoléon ait revu le texte, c'est certain, et naturellement, à son avantage — voir l'affaire du Duc d'Enghien, celle des pestiférés de Jaffa, p. ex. —, bien que celles qui ont trait à ses principes militaires soient autant de pages d'histoire, comme tout ce qu'il dit de l'art de la guerre. Il y aurait, d'ailleurs, bien des choses à dire sur ces deux volumes de M. Aubry. Lui, du moins, n'a pas eu les dédains des historiens de l'histoire romancée pour la bibliographie. Il en donne une à la fin de son tome II et, dans les nombreuses *notes*, accumule les références. Mais il y a une pseudo-érudition, comme il y a une érudition vraie. Que nous servent ces listes de livres, si leur réunion offre un caractère étrangement arbitraire? Peut-on admettre le silence sur les indispensables livres de Paul Frémeaux? Car lui, qui naquit à Bohain (Aisne) en 1859, n'est plus là pour se plaindre. Mais *Les derniers jours de l'Empereur* (Paris, 1908, couronné par l'Académie Française, réédition en 1912) — ce livre fut traduit en plusieurs langues —, mais *Dans la chambre de Napoléon mourant* (*Journal inédit de Hudson Lowe*), qui parut au *Mercur* en 1910, mais le *Napoléon prisonnier* (*Mémoires d'un médecin de l'Empereur à Sainte-Hélène*) — c'est du Dr John Stokoe qu'il s'agit — qui, lui, est de 1901, ne valaient-ils pas d'être, on ne dira pas mis à profit, car ils l'ont été, du moins cités en bonne et due forme, de même que le *Napoléon à Sainte-Hélène* de Fréd. Masson (deux éditions en 1912, celle en deux volumes in-8 avec figures et planches, chez Manzi, Joyant et Cie et

celle en un volume in-8 de XV et 500 pages, chez Ollendorf)? Dire que l'on est allé au *British* compulsier les papiers de Lowe fait, sans doute très bien (qui aura jamais le courage de les dépouiller *in spiritu ac veritate*? pour la période de 1797 à 1827 : *Addit. Mss.* 20, 107 ; 20, 240 ; supplément pour 1804-1815 : 29, 543 ; lettre de et à Lowe : *Addit. Ms.* : 15729), mais n'est-il pas infiniment plus commode de les citer à travers le juriste londonien William Forsyth, même en ne pas soufflant mot de son ouvrage, dont les trois gros volumes, parus à Londres en 1853, in-8, chez Murray, furent mis en français la même année, à Paris, en 4 volumes in-8, qui sont à notre *Nationale* sous la cote : 8°, Lb, 48, n° 1978? Et pour quoi encore ne rien dire de l'ouvrage, cependant capital, de R. C. Seaton, spécialiste de l'épisode de Ste-Hélène : *Napoleons Captivity in relation to Sir Hudson Lowe* (Londres, 1903), où a été publiée la fragmentaire autobiographie de Lowe?

Car c'est dans l'exacte appréciation d'Hudson Lowe que s'avère le sens critique véritable d'un napoléoniste qui traite de la phase finale de la vie impériale. Comme si les pamphlets d'O'Meara (qui est allé en chercher la réfutation dans la *Quarterly Review*, dès 1822, p. 219-264? n'eussent pas suffi pour déformer la vérité — et le plus important de ces deux factums, la *Voice of St. Helena*, était encore réimprimé en 1888 à Londres, avec des *notes* sans valeur, par un lieutenant-colonel R. W Phipps. Il s'est trouvé en 1830 deux farceurs — Léon Vidal, un Marseillais (né en 1797) et le romancier et fabricant d'inepties théâtrales, Alphonse Signol — pour publier, sous le voile de l'anonymat, chez Léon Dureuil à Paris, en 1830, sur 410 p. in-8, avec portrait de Lowe, le prétendu *Mémorial* de ce dernier, qui est inventé de toutes pièces et que n'en a pas moins traduit en allemand, avec le plus grand respect, en l'exornant de planches d'après

de vieilles gravures et autres dessins contemporains, un Herr W. F. von Bous, au premier tome d'une Bibliothèque de Documents Historico-Culturels, à Stuttgart, chez Schwabach (XI et 224 p.) ! Et, pour comble de ridicule, il s'est rencontré un bon napoléoniste german, le professeur Dr Paul Holzhausen, de Bonn, pour se livrer, autour de ce faux éhonté, à de longues supputations, dans un feuilleton de la *Gazette de Francfort*, supplément littéraire du 17 septembre 1911 : *Noch einmal St. Helena* Or, ce prétendu *Mémoire* avait déjà vu le jour en allemand en 1830 (il fut traduit en d'autres langues encore) et recensé dans les feuilles les plus honorables de la « docte » Germanie, qui le tint tellement pour authentique, nous voyons que ses deux plus fameuses Encyclopédies — le *Meyer* et le *Brockhaus* — le citent parmi les sources sur la vie de Lowe, comme aussi la publication de même nature : *The American Cyclopaedia*, aux Etats-Unis ! Et le bon Dr Holzhausen s'était demandé qui pouvait bien avoir commis cette félonie et il concluait en ces termes : « *Die Person des Autors wird wohl für alle Zeiten unbekannt bleiben* » (La personne de l'auteur restera sans doute inconnue à jamais) !

Je le répète : c'est dans la juste appréciation du rôle d'Hudson Lowe — possible aujourd'hui — que gît la pierre de touche de l'historien napoléoniste. Et j'estime qu'il y aurait actuellement un beau livre à faire sur cet homme, dont le destin n'est pas de ceux que l'on dénomme « en série ». On l'a calomnié à plaisir. D'abord, c'était un esprit des plus cultivés, encore qu'atrocément méticuleux et pointilleux. Il savait et parlait bien le français, l'italien, le portugais et un peu moins bien l'espagnol. Il connaissait la Corse à fond, ayant, après Toulon, fait campagne en cette île, et pris part, en particulier, aux sièges de Bastia et de Calvi. Après quoi il avait, deux années durant, tenu garnison à Ajaccio, où un officier,

son collègue, logeait chez les Bonaparte, qu'il n'eut, cependant, pas l'occasion de connaître. Après un séjour à l'île d'Elbe et en Portugal, on l'envoie à Minorque, où, en 1799, il est chargé de dresser à la guerre quelques deux cents émigrés corses qui devaient devenir les fameux *Corsican Rangers*. En Egypte, sous John Moore, sa conduite est des plus brillantes et, si ses fusiliers corses sont démobilisés à la paix d'Amiens, nous le retrouvons à Malte, en 1803, attelé à la besogne de recruter un autre corps de volontaires de l'île, dont il sera nommé, le 31 décembre 1803, lieutenant-colonel commandant et il gardera ce titre jusqu'à la dissolution de ces *Royal Corsican Rangers*, qui n'eut lieu qu'en 1817. Cet homme, qui avait eu, donc, un contact si suivi avec les Corses, ne vit le plus grand d'entre eux qu'en fin mai 1813, en Saxe, lors de la bataille de Bautzen. Et ce fut à Marseille, le 1^{er} août 1815, que vint le surprendre la nouvelle imprévue que son Gouvernement l'avait chargé de la garde du prisonnier du *Bellérophon* : fatalité qui fut le malheur de sa vie. Il arriva à l'île néfaste le 14 avril 1816. La Compagnie des Indes Orientales lui donnait un salaire royal : 12.000 livres ! Il devait gaspiller toute sa fortune, après 1821, en vaines démarches pour se faire réhabiliter et mourut n'ayant pour subsister que sa retraite. Il ne vit, en tout et pour tout, Napoléon que 5 fois à Sainte-Hélène et encore dans les cinq premiers mois de sa présence en cette île. Nous n'avons pas ici à anticiper sur la tâche de l'historien à venir. Déjà Lamartine — *Histoire de la Restauration*, VI, 416 — avait, avec un sens des réalités qui l'honore, observé que Napoléon avait, dans ses scènes dramatiques, en vue l'impression à produire sur l'Europe. Un peu plus de tact chez Lowe eût peut-être sauvé la situation. Il en était dépourvu totalement. Sa mort, par paralysie, le 10 janvier 1844, à 75 ans, à Chelsea, survenait au moment où la réaction en sa faveur commençait,

faible encore, mais réelle. Le premier monument qui la marque, ce sont les souvenirs de l'aide-major Henry, du 66^e d'Infanterie, qui avait passé à Sainte-Hélène les années 1816-1821 (*Events of a military Life*, Londres, 1843, 2 vol. ; voir en particulier, t. II, p. 9-10 et 50-60). Mais, ce livre, M. Aubry, journaliste trop pressé, n'a cure de le recommander, comme il passera sous silence un autre ouvrage anglais, non moins précieux, les *Notes and Reminiscences of a Staff Officer*, de l'officier d'Etat-Major Basil Jackson, qui fut constamment en service à Longwood durant la captivité de l'Empereur (Londres, *privately printed*, 1877 ; voir en particulier les pages 104 et 111).

P.-S. J'eusse voulu faire aussi une *note* sur une publication napoléonienne qui a vu le jour en Pologne en 1929, in-folio, à Varsovie, chez Jérôme Wilder, dans un élégant étui-boîte aux armes et chiffres impériaux, par les soins de M. Simon Askenazy : *Manuscripts de Napoléon (1793-1795) en Pologne*. Cet in-folio de grand luxe donne un fac-similé très fidèle et une transcription de divers manuscrits autographes de l'Empereur, conservés en Pologne. Le plus curieux est, à mon avis, le petit roman intitulé : *Clisson et Eugénie*. Il a été composé en 1794 et Napoléon y raconte ses amours avec Eugénie Clary, future femme de Bernadotte et, par la trahison de ce Béarnais, reine de Suède (voir mon article de la *Revue de la Corse* de janvier-février 1932, où ces amours sont contées au long). Ce beau volume contient 17 planches de fac-similés hors texte et 6 eaux-fortes en couleur, hors texte, gravées par Dubreuil, Mrozewski, René Cottet, Wilkowitz et Pierre Gandon. Le tirage en a été de 800 exemplaires, sur papier de Hollande.

C'est en décembre 1860 que Désirée Clary, reine de Suède, est morte à Stockholm, à 80 ans. Bernadotte était mort, lui, le 8 mars 1844, à 82 ans. Désirée, après avoir

aimé Joseph, puis Napoléon Bonaparte, puis Duphot, connu à Gênes, mais massacré à Rome, sous ses yeux, à la porte de l'ambassade de France, ce qui avait été cause de son installation à Paris, en 1795, à 16 ans, avait subi un nouvel assaut de prétendants, dont Junot, parmi les militaires, mais il y avait aussi des civils. Riche, liée désormais à la famille Bonaparte, elle allumait naturellement les convoitises. Bernadotte — général en chef, ministre de la Guerre, conseiller d'Etat et ambassadeur, second après Napoléon, dans ce monde nouveau — lui fut présenté par son beau-frère, Joseph. C'était un beau gaillard, droit et svelte, avec une tête superbe d'antique, un nez aquilin, des yeux de feu, le front développé sous une épaisse toison noire, homme de salon autant que soldat, musicien, littérateur, toujours parfumé (on l'appelait « bergamotte » à cause de ce faible). Désirée, passant sur la différence d'âge — 18 ans, — le prit, parce qu'elle le savait apte à tenir tête au général corse, auquel elle ne pardonnait pas d'avoir épousé « la vieille » (Joséphine). Le mariage eut lieu à Sceaux-l'Unité le 30 thermidor an VI (1796) et le couple s'établit à Paris, près de la Carrière Monceaux, maison Cicalpine, où naquit, l'année suivante, Oscar, dont Napoléon fut parrain. A 23 ans, Désirée était Maréchale de France et gouvernante de Hanovre, puis Princesse de Ponte-Corvo. On sait le reste. Mais, devenue reine de Suède, elle ne voulait pas quitter Paris. Ce fut l'amour pour son fils unique, Oscar, qui la fit partir.

LA CORSE ET L' « ALMANACCO FASCISTA »
DU « POPOLO D'ITALIA »

Une petite histoire qui vaut d'être contée ici. Dans *Vendredi* du 27 décembre dernier (cet hebdomadaire, imprimé dans la nuit du mercredi au jeudi, est servi le jeudi à ses abonnés), M. Raymond Laubier, dans un

second article sur « *La vérité sur la guerre d'Ethiopie* », expose à ses lecteurs comment, « un jour qu'ils n'avaient rien à faire », des journalistes français découvrirent « sur une des tables du Bureau de Presse d'Asmara », un exemplaire de l'*Almanach Faciste du « Popolo d'Italia »* et y lurent ce qui suit, page 47, à la rubrique : *Gli Stati della Terra* :

« FRANCIA : 41.834.935 abitanti (c. 2.890.923 « stranieri). NAZIONALITA : francese, con un milione e « mezzo di Tedeschi, con gli Italiani del Nizza e di Mar-
« siglia. Vedi ai Possessi : CORSICA ».

Et voici ce qu'on lisait aux *Possessions* :

« POSSESSI TERRITORIALI. — In Europa, l'Isola di
« Corsica, 8722 ch. quadr., 281.959 abitanti ; in Asia,
« 881.000 ch. quadr. ; in Africa, 11.037.000 ch.
« quadr. ».

Pages 50 et 51 :

« ITALIA. — DIVISIONI POLITICHE. L'Italia geo-
« grafica comprende politicamente : 1° Il Regno d'Ita-
« lia ; 2° la Repubblica di San Marino ; 3° il Princi-
« pato di Monaco ; 4° l'Italia francese, cioè l'antica
« Contea di Nizza e l'Isola di Corsica ; 5° l'Italia sviz-
« zera ; 6° l'Italia yugoslavia ; 7° l'Italia inglese, cioè
« il gruppo di Malta ».

L'auteur de l'article poursuit :

« Vous avez bien lu : il y a un million et demi d'Alle-
« mands en France — ce sont les Alsaciens et les Lor-
« rains, — plus les Italiens de Nice et de Marseille. En
« outre, la Corse, et c'est cela qui lui fera plaisir, est une
« colonie de France en Europe. Quant à l'Italie, elle a
« besoin, évidemment, pour réaliser son unité nationale,
« de conquérir les six pays mis à la suite du REGNO D'ITA-
« LIA, à la rubrique : DIVISIONI POLITICHE, ces six pays

« qu'elle comprend politiquement. Et tout cela a été
« dicté et imprimé par M. Mussolini lui-même, au début
« de 1935... »

La presse quotidienne, dans sa nécessité de travailler vite, s'empare de tout ce qui tombe d'un peu sensationnel sous la main de ses rédacteurs. La nouvelle de *Vendredi* passe donc aussitôt dans les quotidiens de Paris. Le premier à la donner est *Le Petit Journal*, d'où elle passe à l'*Ordre* du 29 décembre puis à l'*Œuvre* du 30. Mais sous quelle forme? C'est là le hic. D'abord, il s'agit maintenant de l'*Almanach* de 1936, ce qui est tout de même un peu différent. Puis, ce qui est plus grave, la source du renseignement est omise ... Voyez plutôt (nous citons l'*Ordre*) :

M. MUSSOLINI VA UN PEU FORT
LES PLAISANTERIES LES PLUS COURTES
SONT LES MEILLEURES

« L'*Almanach* du *Popolo d'Italia* pour 1936 pu-
« blie, sous la rubrique : *Gli stati della terra* quel-
« blie, sous la rubrique : *GLISTATI DELLA TERRA* quel-
« ques « renseignements » dans ce genre (suit, en fran-
« çais, la reproduction du texte ci-dessus, que M. Ray-
« mond Laubier traduisait, d'ailleurs, en notre langue
« et l'on ajoute ceci : « Le *Popolo d'Italia* étant le
« propre journal de M. Mussolini, ces fantaisies géogra-
« phiques ont un caractère officiel qui oblige à s'y arrêter.
« Nous aimons bien les Italiens, écrit à ce sujet le *Petit*
« *Journal*. Nous les aimons même assez pour leur dire
« franchement... que nous les aimerions davantage
« encore, s'ils voulaient bien cesser ce genre de plaisan-
« terie. Leur plâtrait-il que nous fissions allusion, dans
« nos Manuels scolaires, à la Vallée d'Aoste, française
« de langue, ou aux Allemands du Tyrol? »

L'écho, sans indication de provenance, va circuler de

feuille en feuille — sauf, naturellement, dans celles qui n'admettent pas ce genre d'informations, vu les circonstances actuelles — et on le retrouvera dans les plus petits canards locaux. C'est une belle chose que la liberté de la presse, en vérité...

Camille PITOLLET.

BIBLIOGRAPHIE

Nous voudrions pouvoir rendre compte plus longuement de deux livres d'un grand mais inégal intérêt qu'ont publiés, en 1935, deux de nos compatriotes. Mais ils n'intéressent pas la Corse elle-même et nous devons en limiter l'étude puisque cette Revue se refuse à quitter les champs sur lesquels elle travaille depuis sa fondation.

Le premier de ces deux volumes est celui de notre ministre de la marine, M. Pietri : **La réforme de l'Etat au XVIII^e siècle** (1). Après avoir géré divers départements ministériels et avoir participé si souvent aux conseils du gouvernement, il était tout désigné, par sa formation et ses fonctions, pour traiter ce grand sujet. Comment l'Ancien régime si solidement construit par Richelieu et par Louis XIV s'est-il effondré en trois ou quatre ans pour faire place à un ordre nouveau et à la tentative démocratique de la Convention ? Certes, nous savons que des historiens aveugles en accusent les fautes et les vices de la monarchie absolue, son ignorance des faits et des aspirations d'un peuple éduqué par ces remarquables initiateurs que nous appelons les écrivains philosophes. Mais M. Pietri n'est pas de ces hommes politiques à courte vue qui vont, répétant : Louis XV était un débauché, se moquant de tout et de tous, tout juste capable de prononcer les mots : « Après moi le déluge ». Il sait que ce roi pouvait avoir ses défauts (qui n'en a pas !), mais qu'il avait aussi ses qualités. Et il les montre.

La volonté de réformes de ce prince, son désir de satisfaire une opinion publique, influencée par les écrivains, sont indé-

(1) **La Réforme de l'Etat au XVIII^e siècle**. In-12 de 301 pages, aux Editions de France. Prix : 20 fr. Quelques portraits en hors texte et une bibliographie succincte complètent le livre. On aurait pu y faire figurer l'excellente étude de M. Roustau sur : **Les philosophes et la société française au XVIII^e siècle** (Hachette, 1911).

niables. Notre auteur passe en revue les tentatives qui furent faites par le Régent d'abord, Louis XV et Louis XVI ensuite, pour réformer le système du gouvernement, l'administration, la justice, l'impôt, pour sauvegarder la liberté individuelle, pour établir la liberté de pensée, etc. « Les rois du XVIII^e siècle, écrit-il, eurent le goût sincère d'une réforme profonde de l'Etat et ils la tinrent pour indispensable au maintien du trône ». Vauban, Boullainvilliers, Machault, Choiseul, d'Aguesseau, Meaupou, Turgot, Necker, Calonne, pour ne citer que les plus connus, voilà autant de personnages officiels qui, avec l'agrément tacite ou le consentement réfléchi du Roi, ont essayé de rajeunir l'Etat.

M. Pietri, raisonnant en homme d'Etat, non en politicien, ne cache pas que si tout ce zèle réformateur n'a pas abouti, la faute en est aux intéressés eux-mêmes qui résistaient, car l'absolutisme, dont on se plaignait, commit la faute de manquer d'autorité. Ni Louis XV, ni Louis XVI n'avaient le caractère de Louis XIV. Avec les meilleures intentions du monde, leur faiblesse prépara la Constituante. C'est elle qui utilisa les idées et les expériences royales et, comme l'écrit avec raison l'auteur du livre : « Le long travail du XVIII^e siècle fait pour consolider et revivifier la monarchie n'a pu que fournir une documentation précieuse à ceux qui, non contents de réformer l'Etat, visaient à renverser le régime ». Ce jugement atteste la pénétration de M. Pietri. Après avoir lu son livre on se prend à réhabiliter les souverains du XVIII^e siècle et même à leur reprocher d'avoir oublié l'essence même de leur pouvoir, qui, écrivaient les légistes, vient de Dieu. Ainsi auraient-ils eu plus de confiance et moins de timidité. Il leur a manqué « le génie d'un maître de l'ouvrage ». Ce génie, Bonaparte l'aura qui, avec son autorité, accomplira la réforme tentée et non réalisée des avant-derniers Bourbons.

On voit combien ce tableau du XVIII^e siècle renferme d'appréciations justes, d'idées suggestives et à quelle forte synthèse il aboutit. A la lueur des faits qui remplissent ce siècle de bouillonnement intellectuel, il semble qu'une leçon se dégage pour nos gouvernants et les incite à accomplir une réforme de nos institutions, sans laquelle la révolution sociale et économique s'accomplira brutalement.

Brassard amarante. — Tel est le titre du livre que notre compatriote Pierre Bonardi, écrivain bien connu de nos lecteurs, vient de consacrer à la campagne militaire et politique des Italiens en Ethiopie, du 2 octobre au 20 novembre 1935. Il a, en qualité de correspondant de guerre, d'ailleurs très bien accueilli par le ministère de la presse et de la propagande qui lui délivra le brassard amarante, franchi tous les barrages dressés contre les indiscrets, accompagné les premières troupes qui furent envoyées en Ethiopie, et suivi les premières opérations, qui menèrent les assaillants jusqu'à Adoua. Le journaliste, au cours de cette expédition, sut voir et vit bien. Il conte ses impressions, ne cache pas son admiration pour l'œuvre italienne, qui s'efforce de civiliser dès que l'occupa-

tion est réalisée. Ces conquérants sont des administrateurs, des constructeurs de routes, des séducteurs. Leur marche prudente évite les incidents possibles sur un sol aussi tourmenté. Pour M. Bonardi la conquête durera longtemps et les Ethiopiens seront fatalement conquis, car « la partie n'est pas égale ». Que ceux qui s'intéressent à cette campagne d'Ethiopie, source d'inquiétudes pour toute l'Europe, lisent ce livre ; ils apprendront plus que dans tous les comptes rendus des nombreux journaux qui se disent renseignés (2).



(2) In-12 de 189 pages avec carte. Paris, Plon.

TABLE DES MATIÈRES

pour l'année 1935

Sommaire du n° 91 (Janvier-Février)

	Pages
AMBROSI-R. (Ambroise). — Les élections de 1830 en Corse	1
COLONNA DE GIOVELLINA (général). — Le bataillon de Chasseurs corses en 1792-1793	12
AMBROSI (Mathieu). — Le chant corse	34
PITOLLET (Camille). — Napoleonica	45
<i>Comptes rendus</i> : Les lettres ardentes de Napoléon à Joséphine. — Bergfahrten auf Korsika (excursions dans les montagnes corses par Karl MORGER. — Revue de la presse et nouvelles.	

Sommaire du n° 92 (Mars-Avril)

SAVELLI (François). — Souvenirs d'enfance et de jeunesse	65
AMBROSI (Mathieu). — Le chant corse	78
COLONNA DE GIOVELLINA (général). — Une héroïne : la veuve Brûlon	105
WALLIS (Jean). — Quelques rapprochements entre les folklores corse et berbère	110
CASANOVA (chanoine). — Les Giovannali	115
PITOLLET (Camille). — Les livres napoléoniens de la bibliothèque de Barthou	117
<i>Comptes rendus</i> : Revue de la presse et nouvelles.	

Sommaire du n° 93 (Mai-Juin)

	Pages
COLONNA DE GIOVELLINA (général). — Un gouverneur de la Corse : Marbeuf	129
CHARTNIS (A.). — Etienne Cabet en Corse	143
AMBROSI (Mathieu). — Le chant corse : le lamentu	148
SAVELLI (François). — Souvenirs d'enfance et de jeunesse II	161
PITOLLET (Camille). — Un fils oublié de Lucien Bonaparte	172
<i>Comptes rendus</i> : Napoléon par M. MADELIN. — Nabulione par M. Pierre BONARDI. — Types et coutumes de la Corse par M. Pierre DOMINIQUE. — A grammatica par M. P. RICCI. — Tryptique corse par Mme Béatrice ELLIOT. — L'Ile, revue dirigée par M. NIVAGGIONI. — L'archivio storico di Corsica. — Revue de la presse et nouvelles.	

Sommaire du n° 94 (Juillet-août)

RODIÉ (Monseigneur). — Les noms de lieux corses	193
COLONNA DE GIOVELLINA (général). — Le comte de Marbeuf II	202
AMBROSI (Mathieu). — Le chant corse	214
FRANCESCHINI (Emile). — Figures corses	227
XXX. — Thérapeutique du XVIII ^e siècle.....	229
CASANOVA (Chanoine). — Concession de la nationalité française aux Corses	233
XXX. — Disques sur la Corse	237
<i>Comptes rendus</i> : La Corse splendide et l'âme cyrénéenne, par M. Paul CORNU. — Revue de la presse et nouvelles.	

Sommaire du n° 95 (Septembre-Octobre)

	Pages
ABBATUCCI S. (docteur). — L'énigme pathologique de Sainte-Hélène	253
RODIÉ (Monseigneur). — Les noms de lieux corses	266
AMBROSI (Mathieu). — Le chant corse : la Satire	272
AMBROSI-R. (Ambroise). — Les portraits de Pascal Paoli	286
PITOLLET (Camille). — A propos de la reine Astrid et de Bernadotte	293
XXX. — Profession de foi républicaine en 1797	297
<i>Comptes rendus</i> : Revue de la presse et nouvelles	299

Sommaire du n° 96 (Novembre-Décembre)

ABBATUCCI S. (docteur). — L'énigme pathologique de Sainte-Hélène (II)	317
SAVELLI DE COSTA (François). — Une idylle dans la Conca d'Oru	331
AMBROSI (Mathieu). — Le chant corse (fin)	345
COLONNA DE GIOVELLINA (Général). — L'archidacre Colonna, poète latin	350
PITOLLET (Camille). — Notes variées	360
<i>Comptes rendus</i> : La réforme de l'Etat au XVIII ^e siècle par M. Fr. PIÉTRI. — Brassard amarante (campagne des Italiens en Ethiopie) par M. Pierre BONARDI	375

Le Directeur Gérant,

A. AMBROSI.

CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer
rapidement et par CORRESPONDANCE

Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1° les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète ;
- 2° toute situation commerciale, financière et industrielle (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondant en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3° tous les concours administratifs : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° les carrières militaires suivantes : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'Intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer

Aux Cours PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1^{er})

vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais,
le programme et tous renseignements.

ÉTABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A.
ANVERS (BELGIQUE)



Fabricants et Fournisseurs Généraux
DE MATIÈRES PREMIÈRES
pour la PATISSERIE, la BISCUITERIE
et la BOULANGERIE FINE

SPÉCIALITÉ :
TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

TELEGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

Codes A, B, C, 5th et 6th Ed.

Cap Corse

'Damiani'

VRAIE MARQUE



Horaires de la Compagnie des Chemins de fer

I. — AU DÉPART DE BASTIA

Train n° 9. — Départ 7 h. 20; Arrivée à Portu-Vecchiu, 12 h. 30.

Train n° 3. — Départ 8 h. 16; Arrivée à Ajaccio, 15 h. 25.

Train n° 21. — Départ 13 h. 00; Arrivée à Ajaccio, 18 h. 31.

Train n° 11. — Départ 15 h. 10; Arrivée à Portu-Vecchiu, 20 h. 17.

Train n° 7. — Départ 16 h. 30; Arrivée à Corte, 19 h. 31.

II. — AU DÉPART D'AJACCIO

Train n° 4. — Départ 7 h. 45; Arrivée à Bastia, 14 h. 56.

Train n° 22. — Départ 12 h. 55; Arrivée à Bastia, 18 h. 30.

Train n° 8. — Dép. 15 h. 50; Arr. à Corte, 19 h. 50

III. — AU DÉPART DE CORTE

Train n° 1. — Départ 6 h. 28; Arrivée à Ajaccio, 9 h. 59.

Train n° 2. — Départ 6 h. 25; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

IV. — AU DÉPART DE PORTU-VECCHIU

Train n° 10. — Départ 6 h.; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

Train n° 12. — Départ 13 h.; Arrivée à Bastia, 18 h.

Train n° 20. — Départ 6 h. 20; Arrivée à Bastia 11 h. 02.

V. — AU DÉPART DE PONTE-LECCIA

Train n° 13. — Départ 10 h. 20; Arrivée à Calvi, 13 h. 04.

Train n° 15. — Départ 14 h. 48; Arrivée à Calvi, 17 h. 33.

Train n° 15 bis. — Départ 18 h. 30; Arrivée à Calvi, 21 h. 15 (remplace le train 15 les lundi et mardi).

Train n° 56. — Départ 9 h. 33; Arrivée à Bastia, 11 h. 02.

Ce train est mis en marche les lundi, mercredi, jeudi.

Par autorail, départs de Bastia à 7 h. 50 et à 15 h. 05; arrivées à Ajaccio à 11 h. 40 (dimanche, lundi, jeudi) et à 18 h. 56 le vendredi.

Départs d'Ajaccio à 6 h. 53 et à 15 h. 25; Arrivées à Bastia à 10 h. 42 les mardi, vendredi, samedi; à 19 h. 15 le dimanche.

VI. — AU DÉPART DE CALVI

Train n° 14. — Départ 6 h. 35; Arrivée à Ponte-Leccia, 9 h. 25. (Correspondance avec le 56).

Train n° 16. — Départ 14 h. 10; Arrivée à Ponte-Leccia 17 heures. (Correspondance avec les 22 et 7).

Les Horaires d'Hiver de la Compagnie Fraissinet

CONTINENT-CORSE

- Dimanche midi*, Marseille-Bastia, commerce (lundi 6 h. 15);
Lundi 16 heures, Marseille-Ajaccio, rapide (mardi 5 h. 30);
Mardi midi, Nice-Ile-Rousse, rapide (mardi 19 h.);
Mercredi midi, Livourne-Bastia (mercredi 18 h.);
Mercredi 14 h. 45, Marseille-Bastia, rapide (jeudi 6 h. 30);
Jeudi 14 heures, Marseille-Ajaccio, commercial (vendredi 5 h. 45);
Vendredi 20 h., Nice-Ajaccio, rapide (samedi 6 h. 15);
Samedi 19 h., Toulon-Calvi (dimanche 5 h.);
Samedi 21 h., Nice-Bastia, rapide (dimanche 6 h. 30);

CORSE-CONTINENT

- Dimanche 23 heures*, Calvi-Nice, rapide (lundi 6 h. 30).
Dimanche 16 h. 30, Bastia-Marseille, rapide (lundi 8 h. 15);
Mardi 11 heures, Bastia-Livourne, commercial (mardi 17 h.);
Mardi 16 h. 30, Ajaccio-Marseille, commercial (mercredi 8 h. 15);
Mercredi 20 h., Calvi-Toulon, rapide (jeudi 6 h.);
Jeudi 16 h. 30, Bastia-Marseille, commerciale (vendredi 10 h. 45).
Jeudi 20 h., Ajaccio-Nice, rapide (vendredi 6 h. 15);
Vendredi 21 heures, Bastia-Nice, rapide (samedi 6 h. 30);
Samedi 18 h., Ajaccio-Marseille, rapide (dimanche 7 h. 45).

N.B. — Les dates entre parenthèses indiquent les jours et heures d'arrivée.

POUR VOYAGER COMMODEMENT

Prenez un carnet de voyage circulaire à itinéraire facultatif ; vous l'établissez vous-même en faisant 500 kilomètres au minimum. Il peut comporter des solutions de continuité. Sa validité est de 30, 45 ou 60 jours suivant l'importance du parcours. Elle peut être prolongée de moitié moyennant un léger supplément. La réduction augmente avec la distance, elle peut atteindre 30 % en 1^{re} classe, 20 en 2^e et 3^e classe. Moitié prix pour les enfants de 3 à 7 ans.

POUR VOYAGER AGRÉABLEMENT

Prenez des billets aller et retour à prix réduits pour voyages combinés en chemin de fer et en autocar. Ils comportent une réduction de 30 % en toutes classes sur les trajets par fer, sans que vous ayez à remplir d'autre condition que celle d'effectuer un parcours minimum de 100 kilomètres en chemin de fer et de 100 en autocar. Leur validité de 33 jours peut être prolongée.

Pendant la période des vacances, vous pourrez obtenir des billets d'aller et retour comportant des réductions de 20 à 30 % selon la classe. Il vous suffit d'effectuer un parcours aller et retour d'au moins 600 kilomètres si vous allez dans une station balnéaire et 300 dans une station thermale et climatique. La validité des billets est de 30 jours, qu'on peut prolonger deux fois de 30 jours.

PLUS ON EST, MOINS ON PAIE

Un billet de famille d'aller et retour peut être obtenu, si on est trois au moins et si on effectue un parcours de 300 kilomètres aller retour. La première personne paie place entière, la deuxième 3/4, la troisième demi place et chacune des suivantes quart de place. 4 personnes ne paient donc que 2 places et demie.

Plus le parcours est long et plus on est nombreux, moins on paie ; pour 6 personnes la réduction supplémentaire est de 25 %. La voiture automobile bénéficie de 75 % de réduction, 303 francs au lieu de 1175 francs pour 1000 kilomètres de parcours.

POUR LES VOYAGES EN CORSE

Des wagons-lits de 3^e classe circulent entre Paris et Nice. Ainsi, comme les voyageurs de 1^{re} classe, ceux de 3^e peuvent se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occuper une place de wagon-lit de 3^e classe est des plus réduits :

Vous ne paierez de Paris à Marseille que 75 francs en plus du billet de 3^e classe.

Pour renseignements complémentaires, demander aux agences du P.L.M.